

ARCHITECTURE ET SOCIÉTÉ À L'ÂGE INDUSTRIEL (milieu XVIIIe-début XIXe siècle)



sommaire

INTRODUCTION	p. 3
À L'ÂGE INDUSTRIEL SONT ÉDIFIÉS DE NOUVEAUX ESPACES DE PRODUCTION ET D'ÉCHANGE	p. 4
Avec l'industrialisation apparaissent de nouvelles architectures pour les bâtiments à fonction de production	p. 4
Les productions de l'âge industriel sont commercialisées dans des halles et grands magasins à l'architecture renouvelée	p. 6
Les innovations de l'âge industriel se font connaître par des vecteurs spécifiques des XIXe et début du XXe siècles : les expositions universelles et le chemin de fer	p. 7
LES HABITATIONS REFLÈTENT LA SÉPARATION DES CLASSES BOURGEOISES ET OUVRIÈRES	p. 10
Les implantations industrielles obligent à repenser l'organisation de la ville et de la banlieue	p. 10
L'architecture répond à un souci d'améliorer les conditions de vie des ouvriers	p. 12
Une nouvelle forme d'habitat pour la classe montante de la bourgeoisie	p. 16
LES NOUVEAUX ÉTABLISSEMENTS CULTURELS DES XIXe ET XXe SIÈCLES UTILISENT LES MATÉRIAUX ET PRINCIPES DE CONSTRUCTION DE L'ÂGE INDUSTRIEL	p. 17
L'intégration des principes de construction et matériaux de l'industrialisation est l'objet de débats aux XIXe et début du XXe siècle	p. 17
L'architecture métallique et le béton sont employés pour la construction d'édifices culturels et culturels dès la fin du XIXe siècle	p. 19
CONCLUSION	p. 21
SELECTION D'OEUVRES : GALERIE D'ARCHITECTURE MODERNE ET CONTEMPORAINE	p. 22
DOSSIER DE DOCUMENTS	p. 23
CHRONOLOGIE	p. 43
GLOSSAIRE	p. 45
BIBLIOGRAPHIE ET SITOGRAPHIE	p. 46
LIENS AVEC LES PROGRAMMES SCOLAIRES	p. 50
PRÉPARER LA VISITE	p. 53
INFORMATIONS PRATIQUES	p. 55

INTRODUCTION

L'industrialisation est un processus qui naît dans la seconde moitié du XVIIIe siècle en Angleterre. Elle repose sur des innovations techniques majeures dont la diffusion est très progressive. Si la France est concernée dès le début du XIXe siècle, les États-Unis et l'Allemagne n'y prennent part que dans les années 1850 ; le Japon à partir de 1868 et la Russie à la fin du siècle.

S'intéresser à l'âge industriel, c'est aussi étudier les conséquences des changements de modes de production et de travail sur les sociétés concernées, du XIXe siècle jusqu'à la Première Guerre mondiale. Les structures sociales et les modes de vie se recomposent en liaison avec les modifications qui interviennent dans le domaine économique.

L'observation de l'architecture du XIXe siècle est un outil pour comprendre les multiples visages de la civilisation de l'ère industrielle. La galerie d'architecture moderne et contemporaine (GAMC) présente sur des tables thématiques ces nouveaux lieux de production, de travail, d'habitation, de culture et de transport propres à cette époque, au sein du musée des Monuments français, à la Cité de l'architecture et du patrimoine. À l'échelle d'un bâtiment, d'un quartier industriel comme d'une ville, les maquettes et les publications exposées en vitrine ou sur les écrans offrent des approches variées de l'architecture de l'âge industriel.

Ce dossier pédagogique se réfère aux ressources de la GAMC (des lettres « A » à « Q », documents 11 et 13 à 19) et fournit également, en annexe, un complément de documents ayant pour vocation d'initier une véritable démarche d'histoire des arts. La mise en relation des approches architecturales et de témoignages littéraires, théoriques, picturaux et historiques se veut le moyen de mieux saisir les particularités de cette époque et le vécu de ses contemporains.

à L'ÂGE INDUSTRIEL SONT ÉDIFIÉS DE NOUVEAUX ESPACES DE PRODUCTION ET D'ÉCHANGE

Avec l'industrialisation apparaissent de nouvelles architectures pour les bâtiments à fonction de production

C'est la croissance industrielle du XVIIIe siècle qui génère les avancées technologiques, et non l'inverse. En effet, au fur et à mesure que la production manufacturière augmente, se posent plusieurs problèmes pour les entrepreneurs. Il s'agit à la fois de pallier le manque de matières premières et de réduire les coûts de la main d'œuvre pour faire face à la concurrence internationale. Des solutions d'ordre technique sont mises au point. La modernisation concerne principalement trois secteurs: le textile, la sidérurgie et la production de l'énergie mécanique (voir chronologie). L'usine est alors le monde de la machine à vapeur.

Plus tardivement, à la fin du XIXe siècle, s'amorce une seconde vague d'innovations, née de la généralisation des découvertes liées à l'électricité, au pétrole et au succès de la chimie (voir chronologie). C'est également dans les années 1880 que de nouvelles méthodes de travail sont initiées par l'ingénieur américain Frederick Taylor (1856-1915). Son Organisation Scientifique du Travail (OST) repense l'ensemble de la production : la conception des tâches, leur exécution et l'espace de production sont réorganisés pour obtenir le meilleur rendement possible. Le fordisme, né aux États-Unis au début du XXe siècle, reprend et perfectionne ces principes de rationalisation de l'activité et de l'espace des usines.

Cet ensemble de changements techniques et théoriques influe sur la conception des lieux de production. Du point de vue des matériaux, la fabrication des divers liants, regroupés sous le terme de « ciments », connaît une évolution significative à l'âge industriel, lorsqu'est publiée la composition de la chaux artificielle par Louis Vicat, ingénieur des Ponts et Chaussées en 1818 (doc. 1a). Cette matière, utilisée depuis l'Antiquité, ne connaissait pas de formule unique et offrait donc une certaine variété de résistances. D'abord employée dans les travaux publics, les fondations, les quais et canaux (doc. 1b), la chaux se répand dans l'architecture à partir des années 1830. Le béton apparaît ensuite comme une innovation dans la construction. A la fin du XIXe siècle, de nombreux brevets de construction utilisant le ciment ou le béton sont déposés (voir chronologie).

Dans le cadre de cette évolution générale, une architecture nouvelle se met en place. En 1836, l'ingénieur Camille Polonceau invente, pour le couvrement d'un petit hangar de 8.40 m de large, une ferme à arbalétrier, jambettes et tirants articulés. La « ferme Polonceau », de fer et de bois, puis d'acier et de fonte, connaît un grand succès car son emploi libère l'espace intérieur pour les activités industrielles et limite la poussée sur les supports.

La galerie d'architecture moderne et contemporaine en présente une maquette (GAMC, maquette A). Cette ferme fut en outre utilisée pour les halles de la gare Saint-Lazare (1846-1848). Son système de comble vaste, économique et résistant, inspira également l'architecte Duquesney pour la voûte de la gare de l'Est (1847-1852).

L'architecture industrielle intègre diversement l'évolution des structures et des matériaux. Alors que les manufactures des XVIIe et XVIIIe siècles avaient l'apparence d'édifices monumentaux dissimulant des lieux de travail plus modestes, l'industrialisation dicte une physionomie répondant aux exigences de la production. Une des premières vues de ces nouvelles usines est fournie par un daguerréotype de 1845 montrant un site industriel (doc. 2). La cheminée qui en émerge devient l'apanage de ces nouveaux paysages industriels.

Doc .13 :



Maquette du moulin de la Chocolaterie Menier, Noisiel, 1871-1872, Jules Saulnier © Cité de l'architecture et du patrimoine / musée des Monuments français / Gaston Bergeret.

Dans la seconde moitié du XIXe siècle apparaît une architecture industrielle qui s'appuie sur un nouveau matériau. L'usine Menier (GAMC, maquette B - doc. 13) bâtie entre 1871 et 1872 par Jules Saulnier, est emblématique de ces établissements faits d'une ossature métallique avec remplissage de briques. Son originalité réside dans le caractère apparent de la structure, ainsi que dans les motifs de briques de la façade. On y discerne une décoration géométrique (diagonales, rosaces, losanges), dictée par l'agencement des briques vernissées, une représentation végétale (allusion au cacao) et des arabesques dans la céramique. Cette chocolaterie, classée monument historique en 1992, est un des premiers bâtiments industriels de structure métallique porteuse.

À partir du milieu du XIXe siècle s'impose un nouveau schéma d'organisation de l'espace de production industrielle. Le machinisme, la généralisation de l'utilisation de la vapeur et les nouvelles techniques de transmission de l'énergie donnent à l'usine une architecture horizontale. Son rez-de-chaussée est constitué d'« ateliers-halles ». Ce plan, combiné à un système d'éclairage zénithal, donne naissance au comble asymétrique, le shed, dont le versant nord, vertical, est vitré. Le site de l'usine Saltaire Mill, près de Leeds, œuvre des architectes Henri Lockwood et William Mawson en 1851, est une des références de ce type de construction. Ces nouvelles usines coexistent avec les anciens bâtiments industriels aux formes traditionnelles.

Les productions de l'âge industriel sont commercialisées dans des halles et grands magasins à l'architecture renouvelée

À l'âge industriel naît également une nouvelle architecture des lieux de commerce tels que les halles, grands magasins et autres marchés. En France, dès 1813, l'architecte Belanger et l'ingénieur Brunet élèvent une coupole de fer et de verre pour la halle aux blés de Paris. C'est un exploit pour l'époque car sa portée est de 40 mètres. Élevée au début du XIXe siècle et plusieurs fois rénovée depuis, elle a abrité la Bourse de commerce, puis des services de la Chambre de commerce et d'industrie de Paris.

De nombreux marchés couverts du XIXe siècle intègrent une architecture de verre et de métal (GAMC, écran C). À Paris, le projet de Victor Baltard est retenu lors du concours d'architecture lancé en 1848. Il comporte une structure métallique, avec douze pavillons entièrement faits de colonnettes de fonte et couverts de vitrages. Ce projet est réalisé sous Napoléon III (1852-1870). Les deux derniers pavillons des halles Baltard ne sont toutefois achevés qu'en 1936, conférant à l'ensemble une superficie de quatre hectares, mais détruits dans les années 1970 lorsque ses activités sont transférées sur le site de Rungis.

À Lyon, la halle construite par Tony Garnier, inaugurée en 1914, abritait le marché aux bestiaux. D'une superficie de 17 000 m², elle a pour particularité de comporter une charpente métallique d'un seul tenant, sans pilier central. Elle fait aujourd'hui office de salle de concerts. À Reims, les halles du Boulingrin sont édifiées à la suite d'un concours d'architecture ouvert en 1922. De plan rectangulaire, le bâtiment est surmonté d'une voûte culminant à plus de 19 mètres, conçue avec des murs de béton d'une épaisseur de 7 cm (GAMC, écran C). Classé monument historique en 1990, ce marché couvert ne rouvre ses portes qu'après restauration, en 2012.

Nouveautés de l'âge industriel, les grands magasins sont de vastes bâtiments édifiés par la bourgeoisie marchande. À Paris, le Bon Marché est bien une « cathédrale de commerce pour un peuple de clients » (Zola, « Au bonheur des dames », 1883). Son rachat en 1852 donne lieu à une modernisation par les nouveaux propriétaires, Aristide et Marguerite Boucicaut. Ils en font le premier grand magasin français, en instaurant de nouveaux principes d'organisation. Ils laissent par exemple l'assortiment de produits librement offerts à la vue des acheteurs et affichent les prix. Des travaux d'agrandissement sont menés à partir de 1869 par l'architecte Louis-Charles Boileau et l'ingénieur Gustave Eiffel. L'utilisation du fer rend possible la pose de larges baies vitrées et offre un espace de vente vaste et profond de 52 800 m² servi par plus de 1 700 employés ! D'autres grands magasins reprennent ce modèle.

Les innovations de l'âge industriel se font connaître par des vecteurs spécifiques des XIXe et début du XXe siècles : les expositions universelles et le chemin de fer

La diffusion de nouveaux produits, procédés et matériaux est progressive et se réalise grâce à des relais nés à l'âge industriels : les expositions universelles et le chemin de fer.

C'est à nouveau en Angleterre que naît l'idée de combiner le tracteur à vapeur avec le roulement sur des rails au début du XIXe siècle. En France, la première ligne de transport ferroviaire française entre en activité en 1832, assurant la liaison entre Lyon et Saint-Étienne (doc. 3). Dans les années 1850, ce sont déjà 90 000 km de rails qui parcourent le monde.

Carrefours de la circulation des hommes et des marchandises, les gares sont des édifices emblématiques de l'âge industriel et de l'architecture métallique. Elles apparaissent en Angleterre dans les années 1820, puis dans l'ensemble des états gagnés par l'industrialisation.

Doc .14 :



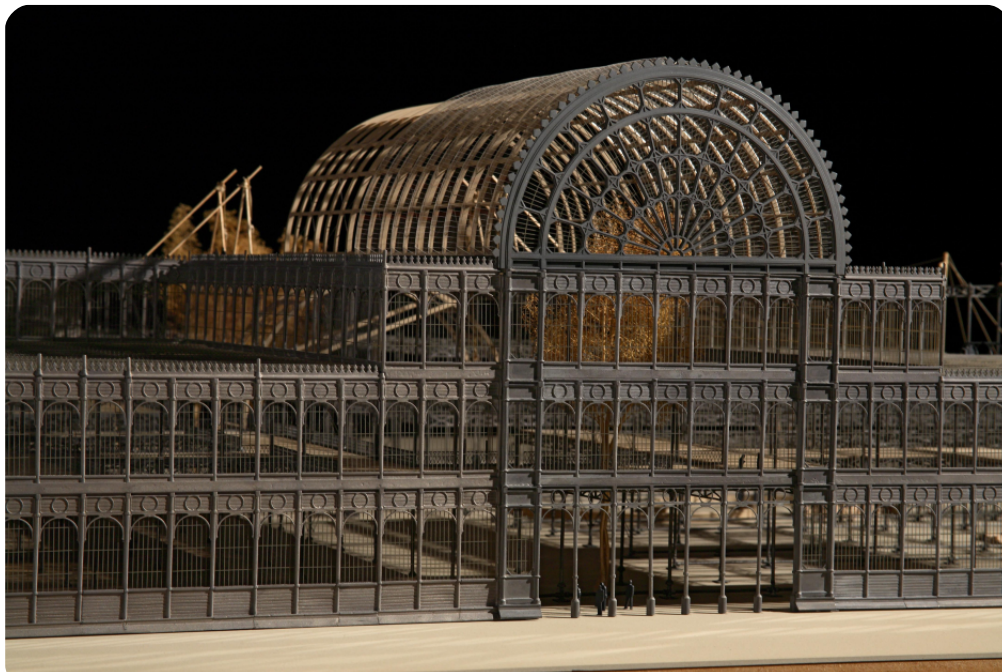
Maquette de la halle centrale de la Gare du Nord, 1861-1866, Jacques-Ignace Hittorff, vue d'ensemble © CAPA / MMF / Gaston&Septet.

Projet achevé en 1864 par l'architecte Jacques Hittorff (GAMC, maquette D – doc. 14), la gare du Nord comporte une charpente en fer et des colonnes de fonte qui ont le triple avantage d'augmenter les portées, limiter l'encombrement au sol et réduire les risques d'incendie.

Les verrières font passer la lumière zénithale dans le bâtiment. La structure est donc métallique, mais la façade reprend une esthétique plus classique, mêlant les styles néo-Renaissance et antique. L'architecte allie des formes traditionnelles à la modernité des structures et matériaux.

L'âge industriel se caractérise donc par des échanges croissants mais ses productions se donnent également à voir dans le cadre de manifestations particulières. L'idée de montrer au public des produits industriels et agricoles naît à Paris au XVIIIe siècle. La première « Great exhibition of the works of industry of all nations » se tient cependant à Londres en 1851. La surface de 90 000 m² du Crystal Palace de Joseph Paxton (GAMC, maquette E et écran F – doc. 15) est le cadre et la principale attraction de l'événement.

Doc .15 :



Maquette du chantier du Crystal Palace, Londres, 1851, Joseph Paxton © CAPA / MMF / Hervé Ternisien.

Sa structure, faite d'éléments modulables, standardisés et préfabriqués en verre et en fer, réduit les coûts et assure une rapidité et simplicité d'assemblage jusqu'alors inégalées pour un bâtiment d'une telle portée (22m).

Deux mille ouvriers, sans qualification spécifique, mènent de concert le montage de l'ensemble et l'assemblage des cellules qui le composent. Le Crystal Palace, inspiré des serres horticoles, est détruit par un incendie en 1936.

Cette grande manifestation, qui attire 6 millions de visiteurs, inaugure une série d'expositions universelles internationales. Celles de 1855, 1867, 1879, 1889, 1900 se déroulent à Paris. En 1855, l'empereur Napoléon III tient à y présenter la plus vaste structure métallique sans piliers intermédiaires, d'une portée de 48 mètres. Il s'agit du palais de l'Industrie et des Beaux-arts (GAMC, écran F), œuvre de l'ingénieur Alexis Barrault et de l'architecte Victor Viel.

Les expositions universelles ont pour objectif de faire connaître aux visiteurs les grandes conquêtes du siècle, sous un angle à la fois théorique et concret. En 1855 sont en outre présentées un grand nombre de machines à vapeur (GAMC, écran C). En 1867, ce sont 35 000 tonnes d'acier et 6 millions de rivets qui ont été nécessaires à l'assemblage du nouveau Palais de l'Industrie, dit « Omnibus ». Plusieurs aperçus des Galeries des machines (1867, 1878, 1889) sont visibles dans le diaporama « Palais et pavillons d'expositions universelles » de la galerie d'architecture moderne et contemporaine (GAMC, écran F).

La IIIe République (1870-1940) désire elle aussi mettre en scène son rayonnement lors d'une exposition universelle. Inaugurée le 1er mai 1878, déclaré jour chômé pour que les ouvriers puissent y assister, elle a pour ambition de faire découvrir les nouvelles technologies (électricité...).

Les seize millions de visiteurs ont pu observer, au palais du Champ-de-Mars, la « bougie électrique » (ampoule du Russe Jablokoff), la machine à écrire, ou bien encore la machine à « air froid et sec » destinée au transport et à la conservation des denrées alimentaires.

En 1889, les autorités couplent cette fois la vente des billets de train et d'entrée de l'exposition et accordent 25% de réduction sur le trajet. L'architecture métallique s'affirme encore davantage : le Palais des Machines et la Tour Eiffel sont des bâtiments qui « montrent leurs dessous » de fer, de fonte ou d'acier. Le projet de ce désormais célèbre monument parisien naît de l'association d'ingénieurs (Gustave Eiffel, Maurice Koechlin et Maurice Nouguier) avec un architecte (Stephen Sauvestre). Ils remportent le concours du monument à élever pour le centenaire de la Révolution française. Les plans de conception, exploitation commerciale, coûts de construction et croquis de « La tour de trois cent mètres » (GAMC, écran F et vitrine G) sont publiés par Eiffel en 1900.

Enfin, on note la présence d'un « palais de l'électricité » à l'exposition de 1900. A cette occasion furent construits le Petit et le Grand Palais (GAMC, écran F). La nef et la verrière de ce dernier sont formées d'une structure métallique plus lourde que celle de la Tour Eiffel (9 000 contre 7 000 tonnes). L'édifice est une prouesse architecturale combinant trois matériaux : une coupole de verre, des piliers en acier et une façade de pierre. Expression de la modernité de l'âge industriel, le Grand Palais accueille des manifestations représentatives des nouvelles techniques du début du XXe siècle, tel le salon de l'aviation en 1909.

Les habitations reflètent la séparation des classes bourgeoises et ouvrières

Les implantations industrielles obligent à repenser l'organisation de la ville et de la banlieue

L'industrialisation n'élimine pas, d'emblée, les formes traditionnelles que sont le monde des métiers (compagnonnage) et la proto-industrie en milieu rural. Sur le continent européen, cette dernière est restée massive jusque dans les années 1870-1880 et maintient la main-d'œuvre dans les campagnes. Ce n'est qu'à partir de la décennie 1880 que le travail mécanisé s'impose, offrant des gains de productivité considérables sur le travail manuel.

Le rapport entre ruraux et urbains dépend des lieux considérés. Aux États-Unis et en Grande-Bretagne, la mécanisation est importante et le développement des espaces industriels précoce et conséquent. Manchester, Birmingham et Leeds sont autant d'exemples de cités à croissance rapide, sans véritable plan d'urbanisme. Dans les autres pays (mis à part la Belgique), l'industrialisation fait davantage usage, à ses débuts, de l'énergie du moulin à eau, qui n'exige pas d'implantation près de ressources du sous-sol. Le regroupement de ces activités est ponctuel, laissant encore les campagnes très peuplées au milieu du XIXe siècle.

L'extension du milieu urbain à l'âge industriel s'explique par l'exode rural qui s'accroît après 1870, en raison de la baisse des prix agricoles en Europe qui frappe les céréales, les pommes de terre puis les produits animaux. Enfin, l'entrée de l'Europe dans la transition démographique conduit à une hausse de population : la mortalité diminue alors que le taux de natalité reste relativement élevé.

À l'échelle de la cité, cette croissance est particulièrement remarquable dans des agglomérations comme Paris (670 000 habitants en 1800, 1 200 000 en 1850) ou Londres (de 800 000 à 2 millions de personnes entre ces mêmes dates). Le territoire occupé par la ville et ses habitants se dilate, entraînant le développement des banlieues. Ces nouveaux espaces intéressent les artistes, jusqu'à Guillaume Apollinaire qui décrit la «Zone» en 1913 (doc. 4).

Les activités industrielles se localisent, au XIXe siècle, aussi bien en centre-ville qu'en périphérie. La capitale française est encore le siège de petites industries de transformation : en 1850, seule une entreprise sur dix emploie plus de dix salariés. Géographiquement, les petits ateliers artisanaux et grands établissements s'entassent encore dans les quartiers centraux. L'adaptation de la morphologie urbaine à l'industrialisation a lieu sous le Second Empire. En 1860, les communes périphériques limitrophes comme Auteuil, Charonne ou les Batignolles sont annexées à Paris.

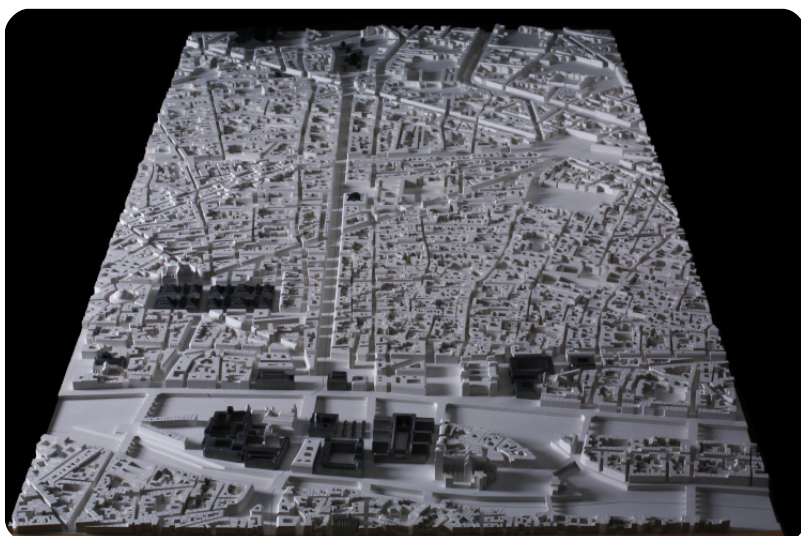
La banlieue commence véritablement à s'industrialiser lorsque les grandes entreprises se déplacent vers les quartiers périphériques, puis dans les communes suburbaines. Ce processus concerne tout d'abord les établissements polluants, nécessitant de grands espaces ou dont l'installation est déterminée par les voies d'eau : Seine, canaux de l'Ourcq, Saint-Martin et Saint-Denis. Le chemin de fer ne joue un rôle dans l'implantation industrielle française qu'à partir des années 1880. Ainsi, il faut attendre l'aube du XXe siècle pour voir la production industrielle de la banlieue dépasser celle de Paris. Après la Première Guerre mondiale, l'industrialisation gagne les communes de la deuxième couronne, suivant cette fois les axes ferroviaires et routiers.

Au contraire, à Berlin, l'industrialisation progresse dès les années 1830, grâce au « Zollverein », une association douanière entre plusieurs États de la Confédération allemande. En croissance permanente, la capitale allemande a pour spécificité d'offrir, dès 1870, un développement en tant que centre de grande industrie. Le Nord-Est accueille des établissements de construction mécanique, d'industrie lourde, chimique (Agfa, 1873) et électrique (AEG, 1882). La population augmentant rapidement, un réseau de tramways et un chemin de fer périphérique, assurent dès cette époque le transport des travailleurs.

Prenant la mesure de la croissance urbaine et de ses conséquences, le pouvoir politique sent la nécessité d'intervenir dans l'organisation de la ville : les monarques de Prusse et de Bavière pour Berlin et Munich, le prince régent pour Londres. Les préoccupations qui guident ces grands travaux sont multiples. Les autorités françaises, par exemple, cherchent autant à sécuriser par « l'éventrement du quartier des émeutes, des barricades » qu'à moderniser la ville. La création de trottoirs sépare par exemple, peu à peu, le monde piéton de celui de la circulation rapide. Les lampadaires, au gaz puis à l'électricité, se multiplient.

En France, Napoléon III propose en 1853 un plan indiquant les restructurations qu'il souhaite voir effectuer à Paris à son nouveau préfet de la Seine, Georges-Eugène Haussmann.

Doc .16 :



Entre cette date et 1873, il trace et ouvre 95 km de voies nouvelles à Paris et 70 km dans les communes périphériques intégrées en 1860 (GAMC, maquette H – doc. 16).

Maquette d'un quartier de Paris vu avant et après sa transformation par le préfet Georges-Eugène Haussmann, 1863-1870, vue d'ensemble © CAPA / MMF / Andres

Les programmes haussmanniens tiennent relativement peu compte du tissu urbain préexistant. On trace, en sacrifiant l'habitat populaire et certains bâtiments historiques, des voies rectilignes qui relient des dispositifs emblématiques de la nouvelle société (gares, lieux de pouvoir, hôpitaux, marchés principaux). La population ouvrière se trouve reléguée de plus en plus loin du centre historique.

L'architecture répond à un souci d'améliorer les conditions de vie des ouvriers

L'industrialisation est, par nature, un processus qui tend à économiser le coût du travail et ne crée pas de revenus importants pour la main d'œuvre - à moins qu'elle ne soit très spécialisée. Son statut est donc souvent précaire.

Nombreux sont ceux qui s'intéressent aux conditions d'existence des ouvriers et des plus démunis. En 1836, l'ouvrage du médecin Alexandre Parent-Duchâtelet, « De la prostitution dans la ville de Paris », considérée sous le rapport de l'hygiène publique, de la morale et de l'administration, décrit cette misère et insalubrité. Son confrère Louis Villermé dresse un « Tableau de l'état physique et moral des ouvriers employés dans les manufactures de coton, de laine et de soie » en 1840 qui n'est pas plus indulgent sur l'état de santé et les difficultés de l'existence des pauvres (doc. 5). Ces écrits contribuent au développement d'un courant hygiéniste qui pose les fondements, au début du XXe siècle, d'une architecture scientifique notamment inspirée du modèle hospitalier.

Le manque de logements et leur insalubrité participent de la détérioration des conditions de vie du petit peuple. Auguste Lepère, en 1886, « croque » un wagon-logement parisien (doc. 6) qui illustre les propos d'Huysmans : « [...] Enfin, dans une lande vague, un wagon de marchandises sans roues posait à terre ; une hutte de bois coiffée d'un toit plat en carton bitumé, alourdi et protégé contre le vent par de grosses pierres, attenait à ce wagon dans lequel grouillait toute une ventrée de mioches ». Cette misère est le sujet des gravures de Gustave Doré situées dans le quartier de Whitechapel, à Londres (doc. 7). À Berlin, les quartiers du centre, au nord de la Spree, rassemblent de très nombreux travailleurs immigrés. Dans le Scheunenviertel (quartier des Granges) se concentrent des logements insalubres et anciens, souvent peu éclairés.

Dans l'encyclique « Rerum novarum » de 1891, le pape Léon XIII entend lui aussi « préciser avec justesse les droits et devoirs qui règlent les relations des riches et des prolétaires, des capitalistes et des travailleurs » (doc. 8). Pour l'Église, il incombe aux pouvoirs publics et aux industriels d'améliorer l'existence des travailleurs qu'ils emploient.

Ces discours, théoriques ou figurés par les artistes, alimentent une réflexion sur un urbanisme et une architecture qui concilieraient impératifs économiques et sociaux.

Cette recherche est influencée par les utopies urbaines de la fin du XVIIIe et de la première moitié du XIXe siècle (GAMC, écran I). Claude-Henri de Rouvroy, comte de Saint-Simon (1760-1825), rédige « De la réorganisation de la société européenne » (1817) puis d'autres ouvrages traitant des rapports sociaux dans les mécanismes de production. Dès ces années, il voit que l'industrialisation peut générer un progrès économique et social, si les conditions de vie de la classe ouvrière font elles aussi l'objet d'améliorations. Cette œuvre est, pour Saint-Simon, un devoir des industriels envers leur main-d'œuvre.

L'utopie et les expérimentations de l'Anglais Robert Owen, dans les premières années du XIXe siècle, promeuvent des villages coopératifs groupés autour de manufactures. Charles Fourier élabore un modèle de lieu de vie et de travail dans *Le nouveau monde industriel* (1829) : il propose de plus d'implanter quatre cent familles sur un domaine cultivable.

Émile Zola, dans son roman « Travail » (1901), fait triompher le mode de fonctionnement de l'entreprise nommée « la Crècherie », dans laquelle l'amélioration des conditions économiques et de vie des ouvriers sont un souci des gestionnaires (construction d'une bibliothèque, de logements, d'une salle des fêtes...). Contrairement à « l'Abîme », archétype de la grande entreprise capitaliste, elle expérimente une façon d'être au travail englobant la vie sociale et familiale (doc. 9).

En 1904, l'architecte Tony Garnier (1869-1948) présente les planches d'une Cité industrielle capable d'abriter près de 35 000 habitants (GAMC, maquette J). Le premier ensemble, la « ville » (habitations, équipements sociaux, culturels et commerciaux), est conçu selon des préoccupations hygiénistes et sociales. En effet, les habitations de béton ont des volumes simples et seraient, pour la plupart individuelles. Elles bénéficient d'ensoleillement et d'une bonne aération. Le complexe industriel accueillerait, lui, l'industrie lourde (métallurgie) et serait fait de béton. À l'opposé, sur des hauteurs, se situerait le secteur sanitaire, idéalement orienté vers le sud. Garnier y place un hôpital, un centre d'héliothérapie, un hôtel des Invalides du travail. Montrant qu'il s'agit d'une cité idéale, générant des rapports sociaux sereins, l'idée de l'architecte ne comprend ni lieu de culte, ni caserne, ni prison. Ces idées sont fondatrices de l'histoire de l'urbanisme au XXe siècle et permettent à Garnier de diriger les travaux d'urbanisme de Lyon.

Peu des phalanstères ou de cités expérimentales ont perduré. Les exemples principaux sont le complexe industriel du Grand Hornu, en Belgique (commencé en 1822 par l'architecte Bruno Renard) ou le familistère de Guise. Cet établissement, construit à partir de 1859 par Jean-Baptiste André Godin, est un système de logement social dans lequel les fours et ateliers sont isolés du complexe collectif d'habitat et de services.

La conception de cette cité-ouvrière répond à des préoccupations humanistes puisque, parmi les bâtiments construits, figurent également un théâtre, une crèche, un kiosque à musique, des jardins potagers, un magasin utilisant une monnaie spécifique. L'ancien ouvrier Godin avait à cœur de développer une véritable société et de concourir à son développement (doc. 10).

D'autres sont l'œuvre des patrons de l'industrie textile de la région de Mulhouse, où un ensemble de logements voit le jour en 1853. Proposant des logements en location-vente, il contribue à fixer la main-d'œuvre ouvrière qualifiée, puisque celle-ci peut accéder à la propriété. Cette politique est largement médiatisée par les entreprises dans des brochures de réclame et façonne leur image de marque. À Paris, la Fondation des barons Alphonse et Gustave de Rothschild, créée en 1904, lance un concours d'habitations à bon marché. Bâti rue de Prague, ce programme fournit d'importants équipements collectifs (cuisine, bibliothèque, garderie...) et intègre les prescriptions hygiénistes et morales de l'époque : logements indépendants, circulation de l'air...

Au Japon, la firme Mitsubishi rachète l'île d'Hashima en 1890 pour y exploiter de manière intensive le charbon. Située au large de Nagasaki, celle qui est surnommée « l'île navire de guerre » (Guankanjima) comprend une série d'installations collectives qui soudent la communauté et la font fonctionner en autarcie : cinéma, bains pour les mineurs, piscine, jeux de pachinko, bars, sanctuaires, hôpital et école. Une architecture avant-gardiste émerge : on y bâtit, en 1916, le premier habitat collectif de sept étages nippon. Soixante-dix autres bâtiments suivent.

Au final, une frange assez restreinte de la population ouvrière bénéficie de ces tentatives d'amélioration de l'habitat. Les ouvriers, aspirant à la propriété individuelle et à une ascension sociale, trouvent par ailleurs dans ces établissements l'occasion de mieux s'organiser syndicalement, dès la première moitié du XXe siècle. Quant à eux, les cadres, ingénieurs et contremaîtres bénéficient généralement de logements plus spacieux que les simples ouvriers.

Les autorités publiques, soucieuses de loger le plus grand nombre, formulent alors de nouvelles propositions. La loi Siegfried de 1894 favorise la création d'organismes de logement à bon marché (HBM). L'immeuble d'habitation de la rue des Amiraux (maquette Q et docs. 11 a et 11 b), à Paris, de l'architecte Henri Sauvage propose un groupe de 78 appartements sur sept étages. La façade est recouverte de céramique blanche, dans un souci d'économie, d'entretien et d'esthétique. L'immeuble est organisé en gradins pour permettre l'ensoleillement de tous les appartements et celui de la piscine, qui remplace la traditionnelle cour intérieure de ce type de bâtiment. Le confort moderne est présent : chauffage collectif, garde-manger, vide-ordures. Le gros œuvre (y compris les planchers et leurs prolongements en terrasse) sont en béton armé. Les cloisons intérieures sont faites de carreaux de plâtre, ce qui réduit les coûts tout en assurant la légèreté de l'ensemble.

Doc. 11 b :



Inauguré en 1930, ce bâtiment est une révolution architecturale montrant le souci de l'architecte d'offrir une qualité de vie inédite.

Maquette de l'immeuble à gradins, rue des Amiraux, Paris, 1916-1927, Henri Sauvage, Charles Sarazin, vue d'ensemble © CAPA / MMF / Andres Flajszer.

Les cités-jardins, elles, apparaissent en Angleterre. Ebenezer Howard (1850-1928), critiquant les dysfonctionnements de la très grande ville industrielle, propose un modèle de « Garden city » d'un maximum de 30 000 habitants urbains et 2 000 ruraux, fondée sur une organisation coopérative mais qui autorise la libre entreprise. La première voit le jour sur des terrains de Leetchworth, au nord de Londres, à partir de 1903.

En France, la construction d'une quinzaine de cités-jardins autour de Paris, durant l'entre-deux-guerres (Arcueil, Cachan, Drancy, Stains, Suresnes etc), est largement tributaire de l'action de Henri Sellier (1883-1943). Cet élu socialiste fut administrateur en 1916, puis président de l'Office départemental des habitations à bon marché (OPHBM) de la Seine et maire de Suresnes (1919-1941).

La cité-jardin de l'Aqueduc, à Arcueil, est un exemple du vécu et du devenir des cités-jardins. Elle fut implantée sur une dizaine d'hectares entre 1921 et 1923. Le soin apporté à l'espace public y est important ; la présence d'équipements collectifs (groupe scolaire, stade, coopérative d'alimentation) et sa végétalisation entretiennent le désir de vivre ensemble dans un cadre différent. Chacun des 228 pavillons est divisé en quatre à cinq logements pour tous les types de ménages (célibataires, familles) et met en application des principes hygiénistes (cuisine, toilettes séparées) et comprend un jardinet. Pourtant, le modèle des cités-jardins fut décrié après la Seconde Guerre mondiale : contrairement aux grands ensembles, elles ne permettaient pas de loger d'importantes populations. Certaines sont détruites, d'autres ne font simplement pas l'objet d'un véritable entretien. Une décision de l'Inspection générale des carrières en 1977 décida de raser l'ensemble d'Arcueil et de le remplacer par des immeubles. Ses habitants s'organisèrent alors en association de défense de la cité-jardin pour préserver ce cadre vétuste, certes, mais privilégié. C'est finalement le projet de l'architecte Serge Dollander qui fut retenu, car conservant le caractère pavillonnaire avec jardin. Quarante-trois logements furent réhabilités, le reste démoli.

Depuis la seconde moitié des années 1970 et, surtout, les années 1980, les cités-jardins suscitent un nouvel intérêt : elles connaissent des réhabilitations et certaines sont même classées monument historique (Cité-jardin des Rosiers, à Caen, en 2007 etc...).

Une nouvelle forme d'habitat pour la classe montante de la bourgeoisie

La ville de l'âge industriel croît, se restructure au niveau spatial et social. Les grands travaux du baron Haussmann changent l'image d'un Paris jusqu'alors vu comme le foyer des « Classes laborieuses, classes dangereuses ». L'immeuble de rapport du boulevard Saint-Michel (1860) (GAMC, maquette K – doc. 17) est emblématique de cette architecture du Second Empire reposant sur le financement de spéculateurs. Il répond aux conventions esthétiques quant à la composition des façades et au gabarit des immeubles.

Doc .17 :



Ce type d'habitat opère une séparation sociale stricte, lisible en façade : le rez-de-chaussée est occupé par des locaux commerciaux, les combles et étages les plus élevés sont loués à des populations peu favorisées, le second niveau, comportant un balcon, est l'apanage des habitants les plus aisés.

Maquette de l'immeuble haussmannien, 1 boulevard Saint-Michel, Paris, 1860, Gustave Lecomte © CAPA / MMF / Gaston&Septet.

Achévé en 1913, l'immeuble du 25 bis, rue Franklin comporte, en plus de l'électricité, du gaz et de l'eau courante, un ascenseur. Cette modernisation entraîne un déplacement des classes favorisées vers les étages supérieurs.

Le plan de ces appartements bourgeois lui-même procède à une différenciation des espaces. Les pièces à l'usage des domestiques, à l'arrière de l'appartement, sont plus petites et accessibles par des escaliers et des entrées de service. La partie des maîtres occupe la façade sur rue et comprend les pièces de représentation (salon, salle à manger) et les espaces privés (chambres) (GAMC, maquette L).

L'élargissement des rues, le remodelage de certains quartiers, l'édification des immeubles haussmanniens et la création de parcs assainissent et modernisent la capitale. Les classes sociales aisées réinvestissent ce nouveau Paris. Les artistes représentent les élégants en promenade ou au balcon de leur nouvelle résidence : impressionnistes dans la peinture (Caillebotte...), réalistes dans la littérature (Zola...).

Les nouveaux établissements culturels des XIXe et XXe siècles utilisent les matériaux et principes de construction de l'âge industriel

L'intégration des principes de construction et matériaux de l'industrialisation est l'objet de débats aux XIXe et début du XXe siècle

A l'âge industriel, si les contributions des ingénieurs demeurent primordiales dans la construction, la tâche de l'architecte évolue et se précise. Le monopole de la formation est détenu par l'Ecole des Beaux-Arts qui promeut encore, aux XIXe et début du XXe siècle, le recours à des modèles issus de l'Antiquité et de la Renaissance. Afin de moderniser cet enseignement et de mieux répondre aux besoins de la société et aux nouveaux matériaux est fondée, en 1865, l'Ecole centrale d'architecture (actuelle ESA, Ecole Spéciale d'Architecture), soutenue par Viollet-le-Duc et l'ingénieur Emile Trélat. En 1895, le « Code des devoirs professionnels de l'architecte » présenté au nom de la Société des architectes précise la nature de l'activité : l'architecte « compose les édifices, en détermine les proportions, les distributions, les décorations, les fait exécuter sous ses ordres et en règle les dépenses ». Le prestige des Beaux-Arts est tel qu'il faut toutefois attendre 1968 pour qu'émerge une voix véritablement indépendante, avec la création de 21 UPA (Unités Pédagogiques d'Architecture) par le ministre de la culture André Malraux.

Les nouvelles constructions sont l'objet de débats entre les commanditaires, particuliers ou de politiques, et ceux qui œuvrent à la réalisation du bâtiment, les ingénieurs et les architectes. Au sein de la communauté des architectes, on discute de la question de l'usage des matériaux et principes de construction nés avec l'industrialisation. Victor Baltard, Jacques Hittorff, Joseph Duc, Félix Duban et Henri Labrouste, membres de l'Institut, utilisent le fer dans leur architecture. Eugène Viollet-le-Duc, après l'étude des structures gothiques, en vient à considérer le fer comme le mieux à même de répondre aux exigences d'une architecture nouvelle.

Doc .18 :

Maquette de la Salle de concert, projet publié dans le XIe des Entretiens sur l'architecture, 1864, Eugène-Emmanuel Viollet-le-Duc, coupe © CAPA / MMF / Gaston Bergeret.



Pour lui, la production de métal industrialisée est le moteur d'une révolution artistique. Dans le XIe de ses « Entretiens sur l'architecture », en 1864, le professeur des Beaux-Arts conçoit un espace de concert comme une « Salle voûtée, fer et maçonnerie » (GAMC, maquette M - doc. 18).

Il est le porte-parole d'un courant rationaliste où l'architecture s'affirme en véritable science, dans laquelle la forme découle de la structure.

L'emploi de structures métalliques se répand à l'âge industriel, grâce à une production massive de matériaux innovants et peu onéreux. D'abord, la fonte et le fer, qui remplacent progressivement le bois dans les charpentes ou planchers. Ensuite, la baisse du prix de l'acier, grâce aux procédés Bessemer (1856), Martin (1864) et Thomas (1876) (voir chronologie), lui confère, de manière croissante, la fonction porteuse. La production d'acier s'industrialise alors et joue un rôle primordial dans la construction des skyscrapers américains. L'acier rompt l'assimilation traditionnelle entre solidité et lourdeur des matériaux et permet de réaliser d'importantes économies de matière. L'architecture de l'acier valorise la transparence, l'espace et inclut, d'emblée, le vide dans le projet – comme l'illustre la Tour Eiffel (GAMC, vitrine G). Il ne s'agit pas simplement de limiter l'encombrement, mais de penser l'espace intérieur de l'édifice avec ce vide.

D'autres matériaux sont sollicités pour l'enveloppe. Les constructions neuves associent ossature métallique, brique, pierre, pierre de taille et aussi béton. La mise au point du béton armé est généralement attribuée à Joseph Lambot et Joseph Monier, au milieu du XIXe siècle. Bien plus résistant que le bois ou le fer, le béton conduit nécessairement à une architecture différente. Un des premiers bâtiments entièrement fait de béton armé fut l'usine de produits chimiques Coignet à Saint-Denis, en 1852.

Montrant l'appropriation croissante de ces nouveaux matériaux dans la construction, Anatole de Baudot publie, en 1904, « L'architecture et le ciment armé ». Il fut le premier titulaire de la chaire d'architecture française du Moyen Age et de la Renaissance au Musée de sculpture comparée en 1887. En 1905, il déclare que, «contrairement à ce qui se passe pour le fer dans lequel les croisements ou assemblages sont toujours des points faibles, il résulte de son mode d'exécution [...] que le croisement des armatures constitue au contraire un point fort ».

Le rapport entre la nature des matériaux et le contexte de leur emploi est polémique.

Doc .19 :



La bibliothèque Sainte-Geneviève, construite par Henri Labrouste entre 1839 et 1850, présente une façade (GAMC, maquette N – doc. 19) réalisée en pierre.

Maquette de la bibliothèque Sainte-Geneviève, Paris, 1839-1850, Henri Labrouste, façade principale © CAPA / MMF / Gaston&Septet.

Il s'agit dans un premier temps de mettre à l'abri de la corrosion une composition d'esthétique classique, en assurant son enrobage massif. L'époque admet progressivement l'alliance d'une apparence traditionnelle, se référant à l'Antiquité et de la Renaissance, à des matériaux nouveaux et bon marché. La pierre semblait un matériau plus propice à incarner la solennité de la fonction de l'édifice, alors que l'essentiel de la structure est métallique.

Le béton, lui, est encore rarement laissé brut (recouvert de céramique ou de brique) mais fut le fondement du travail d'Auguste Perret (1874-1954), qui se proclame architecte du béton. Les modernes, avec Le Corbusier (1887-1965) en exploiteront davantage les caractéristiques techniques pour optimiser les nouvelles formes : les façades vont s'alléger, les structures porteuses intérieures s'espacer.

Quoi qu'il en soit, ces nouveaux matériaux transforment le rapport entre structure et enveloppe en architecture. Les nouveaux bâtiments sont plus vastes, plus élevés, moins coûteux. Ils concernent progressivement la construction des lieux dédiés à la culture des XIXe et XXe siècles.

L'architecture métallique et le béton sont employés pour la construction d'édifices culturels et culturels dès la fin du XIXe siècle

L'usage des nouveaux procédés et matériaux nés de l'industrialisation reste longtemps le fait d'installations industrielles, d'ouvrages d'art et de commandes publiques. Les édifices culturels font partie de cette dernière catégorie, à l'instar de la bibliothèque Sainte-Geneviève. Sa maquette (GAMC, maquette N – doc. 19) permet de comprendre comment l'architecte Labrouste a recouru à une structure métallique, laissée apparente à l'intérieur du bâtiment. Les fines colonnes de fonte et la disposition des quarante-deux fenêtres de verre assurent à la salle de lecture d'être baignée de lumière. La Bibliothèque nationale (1858-1868) comporte pareillement une salle de lecture, œuvre de Labrouste, dotée de seize piliers de fonte élancés soutenant une voûte en verrière.

Les premières structures métalliques furent également utilisées dans les combles de plusieurs théâtres. En 1910-1913, la reprise du chantier du théâtre des Champs-Élysées par Auguste Perret (GAMC, maquette O) réforme le projet des architectes antérieurs. La structure est maintenant faite de poteaux et de poutres en béton armé ; ses deux portiques géants libèrent l'espace intérieur de la salle de piliers intermédiaires. Si Perret pare l'extérieur de marbre blanc, la critique ne lui passe pourtant pas la nudité de la façade, estimée non conforme au goût français.

De nouveaux lieux de culte sont, de même, bâtis avec les nouvelles techniques de construction et matériaux de l'âge industriel. Saint-Jean-de-Montmartre (1894-1904), par Anatole de Baudot, est la première église en ciment armé.

Sa façade laisse apparaître brique et céramique (doc. 12). Auguste et Gustave Perret sont à l'origine de la première église bâtie en béton armé, Notre-Dame-du-Raincy (1922-1923) (GAMC, maquette P – doc. 20).

Doc .20 :



Maquette de l'église Notre-Dame de la Consolation, Le Raincy, 1922-1923, Auguste et Gustave Perret, coupe longitudinale © © CAPA / MMF / Gaston Bergeret.

La composition, légère, est laissée à nu, et commande la structure. Une esthétique nouvelle, rationaliste est promue et revendiquée : l'église est le fruit d'un assemblage d'éléments indépendants, dont trente-deux colonnes élancées sont le fondement. Isolées dans l'espace et détachées des parois, elles mettent en évidence l'indépendance de la structure porteuse. Notons toutefois que le plan et les formes adoptées conservent une influence classique : organisation avec une nef centrale et des collatéraux, clocher d'inspiration médiévale, vitraux... Notre-Dame-du-Raincy est une œuvre rapidement reconnue par la critique et médiatisée par les revues spécialisées... parfois en tant que « Sainte-Chapelle du béton armé » !

CONCLUSION

L'industrialisation, de la seconde moitié du XVIII^e siècle aux années 1920, est une époque de transformations économiques et sociales importantes. Leurs conséquences en matière d'architecture, d'un point de vue technique, esthétique ou culturel, sont abordées par les ressources de la galerie d'architecture moderne et contemporaine, ainsi que les documents de ce dossier pédagogique.

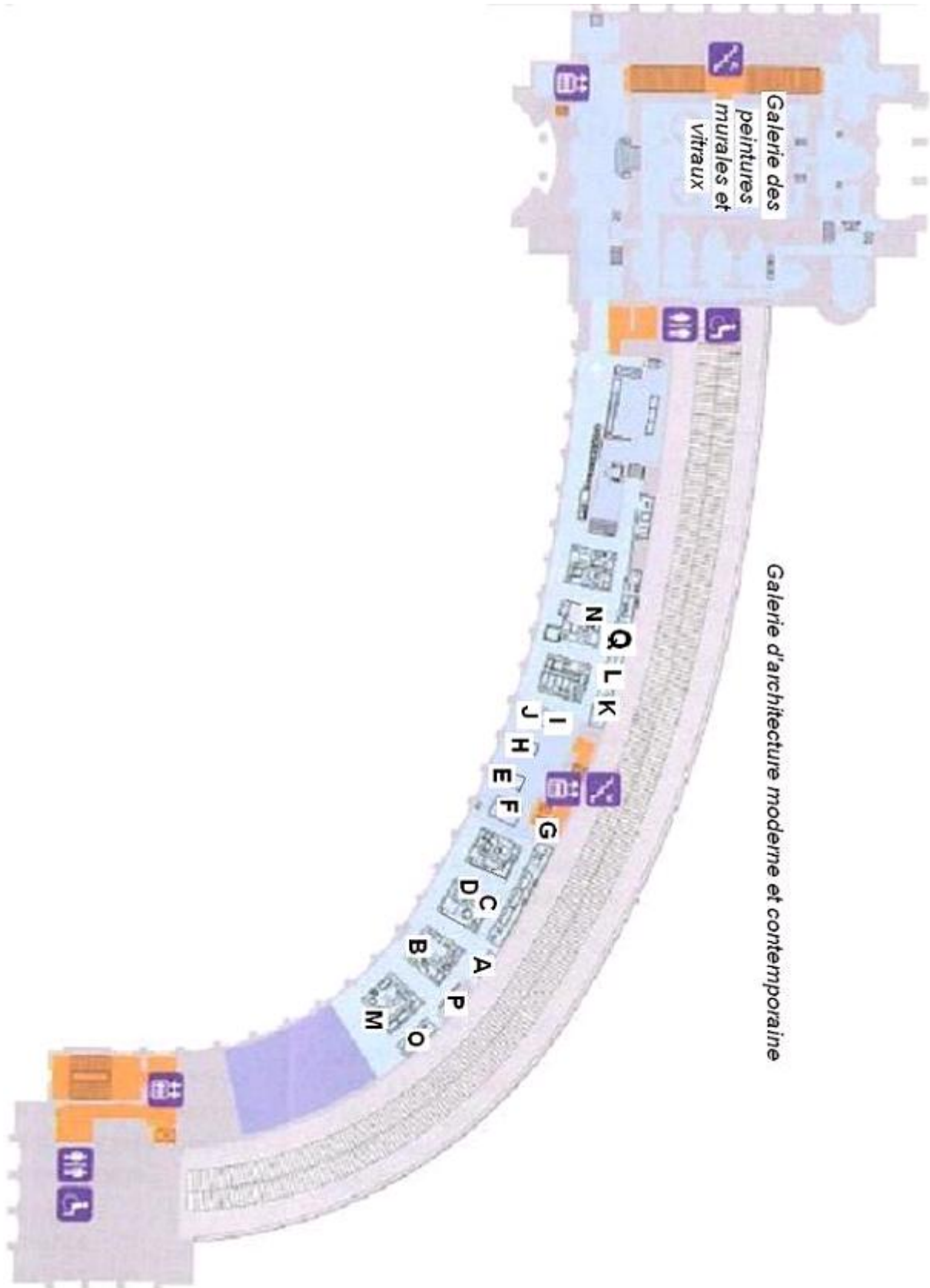
Les lieux de production s'adaptent au recours à des énergies nouvelles et à une rationalisation de la gestion de l'espace et de la main-d'œuvre. Un paysage et une architecture propres à l'âge industriel émergent, sans gommer les formes anciennes, et suscitent l'intérêt des contemporains. Les nouvelles architectures se diffusent dans tous les domaines urbains : le domaine de l'habitat, des loisirs et des transports.

L'industrialisation de l'architecture se développe parallèlement et représente une rupture dans l'acte de construire : les matériaux utilisés sont issus du monde de l'industrie et les éléments sont standardisés et préfabriqués. Cette industrialisation s'accroît durant l'entre-deux-guerres et dans les années 1950, avec un usage croissant du béton et d'une préfabrication lourde, encouragée par les gouvernements soucieux de loger les générations du « baby-boom ».

Ces formes et préoccupations sont un des axes principaux du discours développé dans la galerie d'architecture moderne et contemporaine de la Cité de l'architecture et du patrimoine.

Nos visites, ateliers et parcours sont conçus comme la base d'exploitation de ces thèmes, de la fin du XVIII^e siècle à nos jours.

SÉLECTION D'OEUVRES : GALERIE D'ARCHITECTURE MODERNE ET CONTEMPORAINE



DOSSIER DE DOCUMENTS

Document 1 : L'usage de la chaux au XIXe siècle :

1 a : La formule d'élaboration de la chaux artificielle (1818) :

« L'opération que nous allons décrire est une véritable synthèse qui réunit d'une manière intime, par l'action du feu, les principes essentiels que l'analyse sépare dans les chaux hydrauliques ; elle consiste à laisser se réduire, spontanément en poudre fine, dans un endroit sec et couvert, la chaux que l'on veut modifier, à la pétrir ensuite à l'aide d'un peu d'eau avec une certaine quantité d'argile grise ou brune, ou simplement de la terre à brique, et à tirer de cette pâte des boules qu'on laisse sécher pour les faire cuire ensuite au degré convenable [...]. Lorsque l'on force la dose d'argile jusqu'à 0.33 ou 0.40 pour un volume de chaux, la chaux que l'on obtient ne fuse point ; mais elle se pulvérise facilement et donne, lorsqu'on la détrempe, une pâte qui prend corps sous l'eau très simplement. »

Louis Joseph Vicat, « Recherches expérimentales sur les chaux de construction, les bétons et les mortiers ordinaires », Paris, Goujon, 1818.

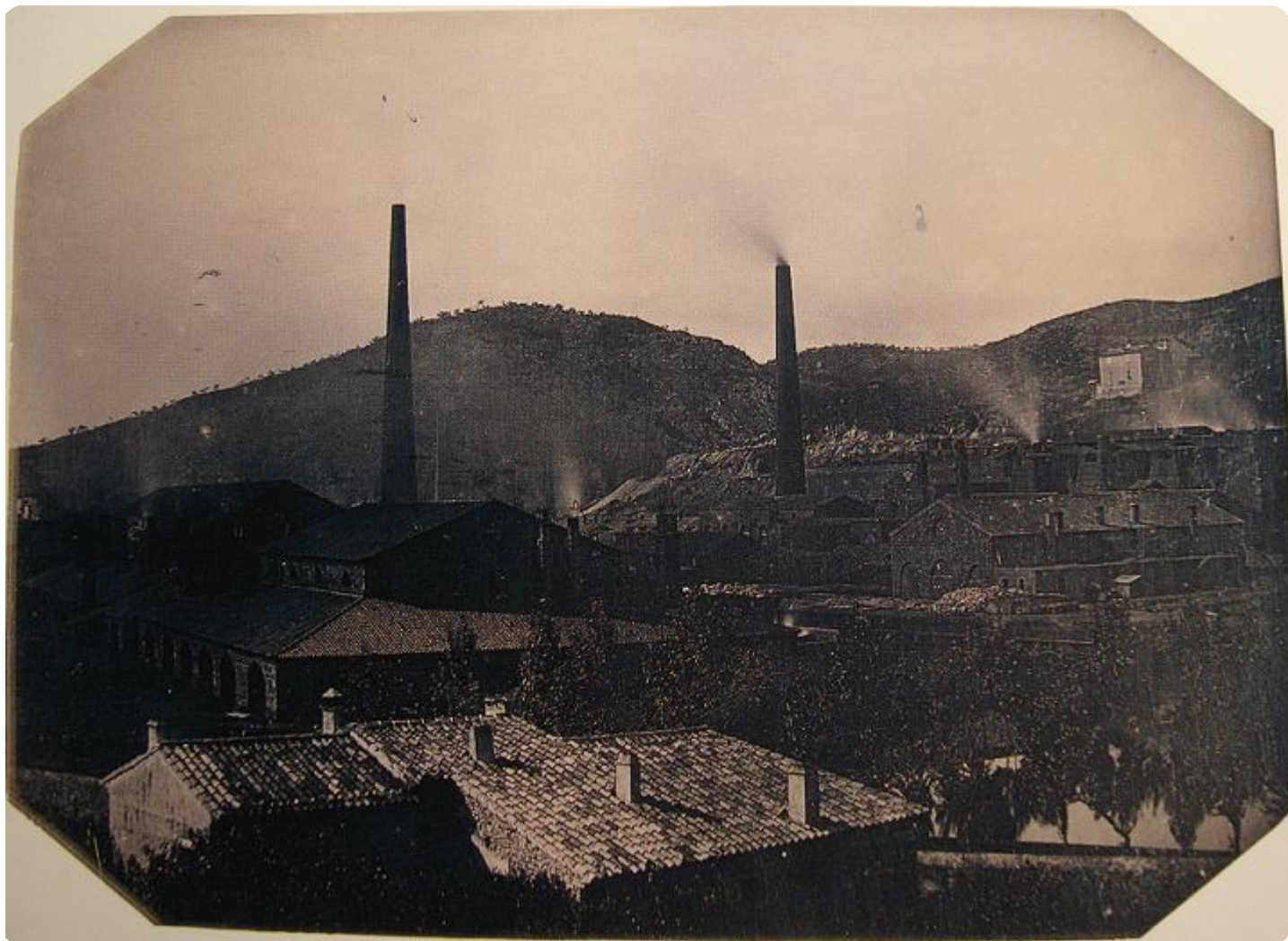
1 b : L'usage de la chaux dans les travaux publics :

« Quelques mois à peine après la publication du Mémoire de Monsieur l'ingénieur en chef du pont de Souillac*, et déjà on faisait usage à Paris de chaux hydraulique artificielle dans la construction des quais, aux abords des ponts d'Iéna, dans la construction de quatre grands abattoirs, dans les travaux du canal Saint-Martin. »

*Louis Vicat (1786-1861).

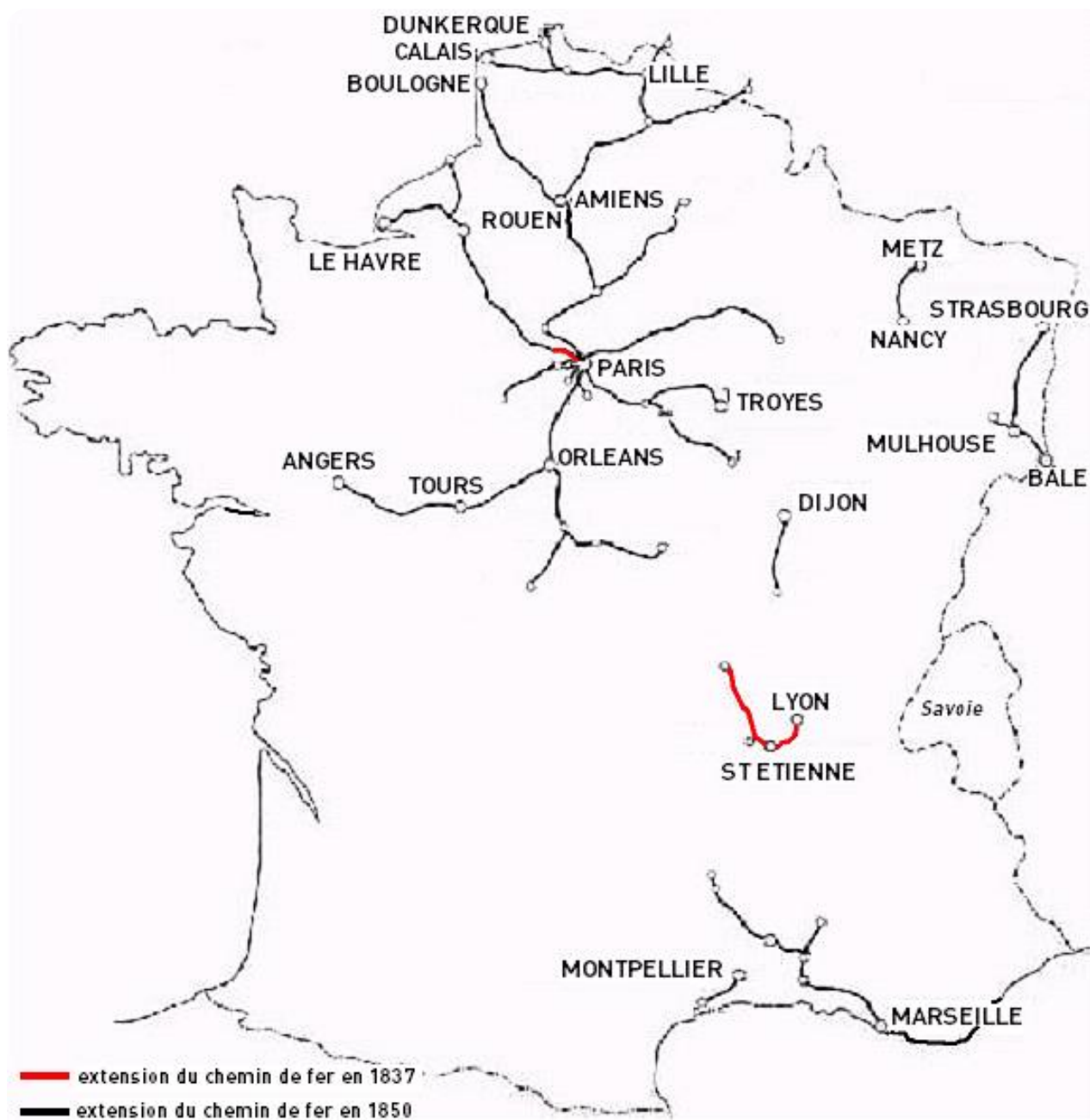
Georges Peyrremond, « Revue générale d'architecture et des travaux publics », n°2 de l'année 1845.

Document 2 : Daguerriotype de 1845 montrant le site industriel probable de Decazeville :



**Daguerriotype, 14.7 x 20.5 cm.
Montréal, Centre canadien d'architecture.**

Document 3 : Carte des chemins de fer français (1837-1850) :



Document 4 : Poème « Zone » de Guillaume Apollinaire (1912) :

« À la fin tu es las de ce monde ancien

Bergère ô tour Eiffel le troupeau des ponts bêle ce matin

Tu en as assez de vivre dans l'antiquité grecque et romaine

Ici même les automobiles ont l'air d'être anciennes

La religion seule est restée toute neuve la religion

Est restée simple comme les hangars de Port-Aviation

Seul en Europe tu n'es pas antique ô Christianisme

L'Européen le plus moderne c'est vous Pape Pie X

Et toi que les fenêtres observent la honte te retient

D'entrer dans une église et de t'y confesser ce matin

Tu lis les prospectus les catalogues les affiches qui chantent tout haut

Voilà la poésie ce matin et pour la prose il y a les journaux

Il y a les livraisons à vingt-cinq centimes pleines d'aventures policières

Portraits des grands hommes et mille titres divers

Voilà la jeune rue et tu n'es encore qu'un petit enfant

Ta mère ne t'habille que de bleu et de blanc

Tu es très pieux et avec le plus ancien de tes camarades René Dalize

Vous n'aimez rien tant que les pompes de l'Église

Il est neuf heures le gaz est baissé tout bleu vous sortez du dortoir en cachette

Vous priez toute la nuit dans la chapelle du collège

Tandis qu'éternelle et adorable profondeur améthyste

Tourne à jamais la flamboyante gloire du Christ

C'est le beau lys que tous nous cultivons

C'est la torche aux cheveux roux que n'éteint pas le vent

C'est le fils pâle et vermeil de la douloureuse mère

C'est l'arbre toujours touffu de toutes les prières

C'est la double potence de l'honneur et de l'éternité

C'est l'étoile à six branches

C'est Dieu qui meurt le vendredi et ressuscite le dimanche

C'est le Christ qui monte au ciel mieux que les aviateurs

Il détient le record du monde pour la hauteur

J'ai vu ce matin une jolie rue dont j'ai oublié le nom
Neuve et propre du soleil elle était le clairon
Les directeurs les ouvriers et les belles sténo-dactylographes
Du lundi matin au samedi soir quatre fois par jour y passent
Le matin par trois fois la sirène y gémit
Une cloche rageuse y aboie vers midi
Les inscriptions des enseignes et des murailles
Les plaques les avis à la façon des perroquets criaillent
J'aime la grâce de cette rue industrielle
Située à Paris entre la rue Aumont-Thiéville et l'avenue des Ternes

Voilà la jeune rue et tu n'es encore qu'un petit enfant
Ta mère ne t'habille que de bleu et de blanc
Tu es très pieux et avec le plus ancien de tes camarades René Dalize
Vous n'aimez rien tant que les pompes de l'Église
Il est neuf heures le gaz est baissé tout bleu vous sortez du dortoir en cachette
Vous priez toute la nuit dans la chapelle du collègue
Tandis qu'éternelle et adorable profondeur améthyste
Tourne à jamais la flamboyante gloire du Christ
C'est le beau lys que tous nous cultivons
C'est la torche aux cheveux roux que n'éteint pas le vent
C'est le fils pâle et vermeil de la douloureuse mère
C'est l'arbre toujours touffu de toutes les prières
C'est la double potence de l'honneur et de l'éternité
C'est l'étoile à six branches
C'est Dieu qui meurt le vendredi et ressuscite le dimanche
C'est le Christ qui monte au ciel mieux que les aviateurs
Il détient le record du monde pour la hauteur

Pupille Christ de l'œil
Vingtième pupille des siècles il sait y faire
Et changé en oiseau ce siècle comme Jésus monte dans l'air
Les diables dans les abîmes lèvent la tête pour le regarder
Ils disent qu'il imite Simon Mage en Judée
Ils crient qu'il sait voler qu'on l'appelle voleur
Les anges voltigent autour du joli voltigeur
Icare Énoch Élie Apollonius de Thyane
Flottent autour du premier aéroplane
Ils s'écartent parfois pour laisser passer ceux que transporte la Sainte-Eucharistie
Ces prêtres qui montent éternellement élevant l'hostie

L'avion se pose enfin sans refermer les ailes
Le ciel s'emplit alors de millions d'hirondelles
À tire-d'aile viennent les corbeaux les faucons les hiboux
D'Afrique arrivent les ibis les flamants les marabouts
L'oiseau Roc célébré par les conteurs et les poètes
Plane tenant dans les serres le crâne d'Adam la première tête
L'aigle fond de l'horizon en poussant un grand cri
Et d'Amérique vient le petit colibri
De Chine sont venus les pihis longs et souples
Qui n'ont qu'une seule aile et qui volent par couples
Puis voici la colombe esprit immaculé
Qu'escortent l'oiseau-lyre et le paon ocellé
Le phénix ce bûcher qui soi-même s'engendre
Un instant voile tout de son ardente cendre
Les sirènes laissant les périlleux détroits
Arrivent en chantant bellement toutes trois
Et tous aigles phénix et pihis de la Chine
Fraternisent avec la volante machine

Maintenant tu marches dans Paris tout seul parmi la foule
Des troupes d'autobus mugissants près de toi roulent
L'angoisse de l'amour te serre le gosier
Comme si tu ne devais jamais plus être aimé
Si tu vivais dans l'ancien temps tu entrerais dans un monastère
Vous avez honte quand vous vous surprenez à dire une prière
Tu te moques de toi et comme le feu de l'Enfer ton rire pétille
Les étincelles de ton rire dorent le fond de ta vie
C'est un tableau pendu dans un sombre musée
Et quelquefois tu vas le regarder de près

Aujourd'hui tu marches dans Paris les femmes sont ensanglantées
C'était et je voudrais ne pas m'en souvenir c'était au déclin de la beauté

Entourée de flammes ferventes Notre-Dame m'a regardé à Chartres
Le sang de votre Sacré-Coeur m'a inondé à Montmartre
Je suis malade d'ouïr les paroles bienheureuses
L'amour dont je souffre est une maladie honteuse
Et l'image qui te possède te fait survivre dans l'insomnie et dans l'angoisse
C'est toujours près de toi cette image qui passe

Maintenant tu es au bord de la Méditerranée
Sous les citronniers qui sont en fleur toute l'année
Avec tes amis tu te promènes en barque
L'un est Nissard il y a un Mentonasque et deux Turbiques
Nous regardons avec effroi les poulpes des profondeurs
Et parmi les algues nagent les poissons images du Sauveur

Tu es dans le jardin d'une auberge aux environs de Prague
Tu te sens tout heureux une rose est sur la table
Et tu observes au lieu d'écrire ton conte en prose
La cétoine qui dort dans le creux de la rose

Épouvanté tu te vois dessiné dans les agates de Saint-Vit
Tu étais triste à mourir le jour où t'y vis
Tu ressembles au Lazare affolé par le jour
Les aiguilles de l'horloge du quartier juif vont à rebours
Et tu recules aussi dans ta vie lentement
En montant au Hradchin et le soir en écoutant
Dans les tavernes chanter des chansons tchèques

Te voici à Marseille au milieu des pastèques

Te voici à Coblenz à l'hôtel du Géant

Te voici à Rome assis sous un néflier du Japon

Te voici à Amsterdam avec une jeune fille que tu trouves belle et qui est laide
Elle doit se marier avec un étudiant de Leyde
On y loue des chambres en latin Cubicula locanda
Je m'en souviens j'y ai passé trois jours et autant à Gouda

Tu es à Paris chez le juge d'instruction
Comme un criminel on te met en état d'arrestation

Tu es fait de douloureux et de joyeux voyages
Avant de t'apercevoir du mensonge et de l'âge
Tu as souffert de l'amour à vingt et à trente ans
J'ai vécu comme un fou et j'ai perdu mon temps
Tu n'oses plus regarder tes mains et à tous moments je voudrais sangloter
Sur toi sur celle que j'aime sur tout ce qui t'a épouvanté

Tu regardes les yeux pleins de larmes ces pauvres immigrants
Ils croient en Dieu ils prient les femmes allaitent des enfants
Ils emplissent de leur odeur le hall de la gare Saint-Lazare
Ils ont foi dans leur étoile comme les rois-mages
Ils espèrent gagner de l'argent dans l'Argentine
Et revenir dans leur pays après avoir fait fortune
Une famille transporte un édredon rouge comme vous transportez votre coeur
Cet édredon et nos rêves sont aussi irréels
Quelques-uns de ces immigrants restent ici et se logent
Rue des Rosiers ou rue des Écouffes dans des bouges
Je les ai vus souvent le soir ils prennent l'air dans la rue
Et se déplacent rarement comme les pièces aux échecs
Il y a surtout des Juifs leurs femmes portent perruque
Elles restent assises exsangues au fond des boutiques

Tu es debout devant le zinc d'un bar crapuleux
Tu prends un café à deux sous parmi les malheureux

Tu es la nuit dans un grand restaurant

Ces femmes ne sont pas méchantes elles ont des soucis cependant
Toutes même la plus laide a fait souffrir son amant
Elle est la fille d'un sergent de ville de Jersey

Ses mains que je n'avais pas vues sont dures et gercées

J'ai une pitié immense pour les coutures de son ventre

J'humilie maintenant à une pauvre fille au rire horrible me bouche

Tu es seul le matin va venir
Les laitiers font tinter leurs bidons dans les rues
La nuit s'éloigne ainsi qu'une belle Métive
C'est Ferdine la fausse ou Léa l'attentive

Et tu bois cet alcool brûlant comme ta vie
Ta vie que tu bois comme une eau-de-vie

Tu marches vers Auteuil tu veux aller chez toi à pied
Dormir parmi tes fétiches d'Océanie et de Guinée
Ils sont des Christs d'une autre forme et d'une autre croyance
Ce sont les Christs inférieurs des obscures espérances

Adieu Adieu
Soleil cou coupé »

Document 5 : Sommaire du « Tableau de l'état physique et moral des ouvriers employés dans les manufactures de coton, de laine et de soie » du docteur Louis-René Vuillermé (1840) :

PREMIERE PARTIE

Section I : Des ouvriers de l'industrie cotonnière

- Chapitre I: Travaux auxquels se livrent les ouvriers de l'industrie cotonnière.
Chapitre II: Des ouvriers de l'industrie cotonnière dans le département du Haut-Rhin.
I. Mulhouse et la plaine d'Alsace
II. Des ouvriers de la fabrique de Sainte-Marie-aux-Mines
Chapitre III: Des ouvriers manufacturiers du département du Nord, en général, et, en particulier, de ceux des villes de Lille, Roubaix et Tourcoing.
I. Lille
II. Roubaix, Tourcoing, etc.
Chapitre IV: Des ouvriers de la fabrique de Saint-Quentin.
Chapitre V: Des ouvriers des fabriques de Rouen, d'Elbeuf, de Darnétal et de Louviers.
I. Rouen
II. Darnétal, Elbeuf, Louviers
Chapitre VI: Des ouvriers de la fabrique de Tarare.

Section II : Des ouvriers de l'industrie lainière

- Chapitre I: Travaux des ouvriers de l'industrie lainière
Chapitre II: Des ouvriers de la fabrique de Reims
Chapitre III: Des ouvriers de la ville de Rethel
Chapitre IV: Des ouvriers de la fabrique de Sedan
Chapitre V: Des ouvriers de la fabrique d'Amiens
Chapitre VI: Des ouvriers en laine du midi de la France

- I. Lodève
- II. Carcassonne

Section III : Des ouvriers de l'industrie de la soie

Chapitre I: Des opérations dont s'occupent les ouvriers de l'industrie de la soie

Chapitre II: Des ouvriers en soieries de la fabrique de Lyon

Chapitre III: Des ouvriers en soieries des fabriques de Saint-Étienne et du midi de la France

I. / II. Saint-Étienne

III. Nîmes

RESUME SUCCINCT DES TROIS SECTIONS

- I. Ouvriers de l'industrie cotonnière.
- II. Ouvriers de l'industrie lainière.
- III. Ouvriers de l'industrie de la soie.

DEUXIEME PARTIE

Chapitre I: Condition matérielle des ouvriers.

Chapitre II: Mœurs et principes moraux des ouvriers.

- I. Ivrognerie des ouvriers
- II. Imprévoyance. Défaut d'économie. Libertinage. Mauvais exemples, etc.
- III. Reproches des fabricants. Responsabilité de ces fabricants.
- IV. Autres faits qui intéressent la moralité des ouvriers.

Chapitre III: Durée journalière du travail

Chapitre IV: Enfants employés dans les manufactures (Suite du chapitre précédent).

Chapitre V: Abus des avances d'argent faites sur les salaires des ouvriers.

Chapitre VI: Du livret des ouvriers et des conseils de prud'hommes.

Chapitre VII: Institutions sociales en faveur des ouvriers.

- I. Salles d'asile
- II. Écoles, instruction et ignorance
- III. Caisses d'épargnes
- IV. Sociétés de secours mutuels contre la maladie

Chapitre VIII: Santé des ouvriers.

- I. Dans les manufactures de coton
- II. Dans les manufactures de laine
- III. Santé des ouvriers employés aux premières préparations de la soie

IV. Santé des tisserands

V. Considérations générales

Chapitre IX: Mouvement de la population ouvrière.

Chapitre X: Influence des machines modernes et de l'organisation actuelle de l'industrie sur le sort des ouvriers. Chapitre XI: Des associations industrielles d'ouvriers.

Chapitre XII: Résumé de la condition des ouvriers.

Document 6 : Dessin d'Auguste Lepère : un wagon-logement (1886) :



Auguste Lepère, « Le wagon-logement » , extrait du « Voyage autour des fortifications » (1886). Gravure de Henri-Pierre Paillard, bois sur Japon pelure, monté sur carton. Musée de l'Ile-de-France, Sceaux.

Document 7 : Gravure de Gustave Doré : le quartier de Whitechapel à Londres (1872) :



Document 8 : Extraits de l'Encyclique « Rerum novarum » du pape Léon XIII (1891) :

« A tous Nos Vénérables Frères, les Patriarches, Primats, Archevêques et Evêques du monde catholique, en grâce et communion avec le Siège Apostolique.

Vénérables Frères, Salut et Bénédiction apostolique.

La soif d'innovations qui depuis longtemps s'est emparée des sociétés et les tient dans une agitation fiévreuse devait, tôt ou tard, passer des régions de la politique dans la sphère voisine de l'économie sociale. En effet, l'industrie s'est développée et ses méthodes se sont complètement renouvelées. Les rapports entre patrons et ouvriers se sont modifiés. La richesse a afflué entre les mains d'un petit nombre et la multitude a été laissée dans l'indigence. Les ouvriers ont conçu une opinion plus haute d'eux-mêmes et ont contracté entre eux une union plus intime. Tous ces faits, sans parler de la corruption des moeurs, ont eu pour résultat un redoutable conflit. [...]

Le dernier siècle a détruit, sans rien leur substituer, les corporations anciennes qui étaient pour eux une protection. Les sentiments religieux du passé ont disparu des lois et des institutions publiques et ainsi, peu à peu, les travailleurs isolés et sans défense se sont vu, avec le temps, livrer à la merci de maîtres inhumains et à la cupidité d'une concurrence effrénée. Une usure dévorante est venue accroître encore le mal. Condamnée à plusieurs reprises par le jugement de l'Eglise, elle n'a cessé d'être pratiquée sous une autre forme par des hommes avides de gain et d'une insatiable cupidité. À tout cela, il faut ajouter la concentration entre les mains de quelques-uns de l'industrie et du commerce devenus le partage d'un petit nombre d'hommes opulents et de ploutocrates qui imposent ainsi un joug presque servile à l'infinité multitude des prolétaires.

Les socialistes, pour guérir ce mal, poussent à la haine jalouse des pauvres contre les riches. Ils prétendent que toute propriété de biens privés doit être supprimée, que les biens d'un chacun doivent être communs à tous, et que leur administration doit revenir aux municipalités ou à l'État. Moyennant ce transfert des propriétés et cette égale répartition entre les citoyens des richesses et de leurs avantages, ils se flattent de porter un remède efficace aux maux présents.

Mais pareille théorie, loin d'être capable de mettre fin au conflit, ferait tort à la classe ouvrière elle-même, si elle était mise en pratique. [...]

Mais, et ceci paraît plus grave encore, le remède proposé est en opposition flagrante avec la justice, car la propriété privée et personnelle est pour l'homme de droit naturel. [...]

A l'aide de ces données, Nous allons montrer où l'on peut trouver le remède que l'on cherche. C'est avec assurance que Nous abordons ce sujet, et dans toute la plénitude de Notre droit. La question qui s'agite est d'une nature telle, qu'à moins de faire appel à la religion et à l'Eglise, il est impossible de lui trouver jamais une solution. Or, comme c'est à Nous principalement qu'ont été confiées la sauvegarde de la religion et la dispensation de ce qui est du domaine de l'Eglise, Nous taire serait aux yeux de tous négliger Notre devoir.

Assurément, une question de cette gravité demande encore à d'autres agents leur part d'activité et d'efforts. Nous voulons parler des chefs d'État, des patrons et des riches, des ouvriers eux-mêmes dont le sort est ici en jeu. [...]

Quant aux riches et aux patrons, ils ne doivent point traiter l'ouvrier en esclave; il est juste qu'ils respectent en lui la dignité de l'homme, relevée encore par celle du chrétien. Le travail du corps, au témoignage commun de la raison et de la philosophie chrétienne, loin d'être un sujet de honte, fait honneur à l'homme, parce qu'il lui fournit un noble moyen de sustenter sa vie. Ce qui est honteux et inhumain, c'est d'user de l'homme comme d'un vil instrument de lucre, de ne restituer qu'en proportion de la vigueur de ses bras. Le christianisme, en outre, prescrit qu'il soit tenu compte des intérêts spirituels de l'ouvrier et du bien de son âme. Aux patrons, il revient de veiller à ce que l'ouvrier ait un temps suffisant à consacrer à la piété; qu'il ne soit point livré à la séduction et aux sollicitations corruptrices; que rien ne vienne affaiblir en lui l'esprit de famille, ni les habitudes d'économie. Il est encore défendu aux patrons d'imposer à leurs subordonnés un travail au-dessus de leurs forces ou en désaccord avec leur âge ou leur sexe. [...]

L'obéissance à ces lois, Nous le demandons, ne suffirait-elle pas à elle seule pour faire cesser tout antagonisme et en supprimer les causes ? L'Eglise, toutefois, instruite et dirigée par Jésus-Christ, porte ses vues encore plus haut. Elle propose un ensemble de préceptes plus complet, parce qu'elle ambitionne de resserrer l'union des deux classes jusqu'à les unir l'une à l'autre par les liens d'une véritable amitié. [...]

Nul assurément n'est tenu de soulager le prochain en prenant sur son nécessaire ou sur celui de sa famille, ni même de rien retrancher de ce que les convenances ou la bienséance imposent à sa personne : "Nul, en effet, ne doit vivre contrairement aux convenances."

Mais dès qu'on a accordé ce qu'il faut à la nécessité, à la bienséance, c'est un devoir de verser le superflu dans le sein des pauvres. "Ce qui reste, donnez-le en aumône". C'est un devoir, non pas de stricte justice, sauf les cas d'extrême nécessité, mais de charité chrétienne, un devoir par conséquent dont on ne peut poursuivre l'accomplissement par l'action de la loi. [...]

Ainsi, chez les premiers chrétiens, telle était la force de la charité mutuelle, qu'il n'était point rare de voir les plus riches se dépouiller de leur patrimoine en faveur des pauvres. Aussi "l'indigence n'était-elle point connue parmi eux". [...]

Pour ce qui est des intérêts physiques et corporels, l'autorité publique doit tout d'abord les sauvegarder en arrachant les malheureux ouvriers des mains de ces spéculateurs qui, ne faisant point de différence entre un homme et une machine, abusent sans mesure de leurs personnes pour satisfaire d'insatiables cupidités. Exiger une somme de travail qui, en émoussant toutes les facultés de l'âme, écrase le corps et en consume les forces jusqu'à épuisement, c'est une conduite que ne peuvent tolérer ni la justice ni l'humanité. [...] Ainsi, le nombre d'heures d'une journée de travail ne doit pas excéder la mesure des forces des travailleurs, et les intervalles de repos doivent être proportionnés à la nature du travail et à la santé de l'ouvrier, et réglés d'après les circonstances des temps et des lieux. [...]

Enfin, ce que peut réaliser un homme valide et dans la force de l'âge ne peut être équitablement demandé à une femme ou à un enfant. L'enfant en particulier - et ceci demande à être observé strictement - ne doit entrer à l'usine qu'après que l'âge aura suffisamment développé en lui les forces physiques, intellectuelles et morales. [...]

Comme gage des faveurs divines et en témoignage de Notre bienveillance, Nous vous accordons de tout coeur, à chacun de vous, Vénérables Frères, à votre clergé et à vos fidèles, la bénédiction apostolique dans le Seigneur.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 15 mai 1891, l'an XIV de Notre Pontificat »

Document 9 : Émile Zola, extraits du roman « Travail » (1898-1901) :

Livre premier, Chapitre 1 :

« Sous la fuite éperdue des nuages de deuil, l'Abîme étendait l'amas sombre de ses bâtiments et de ses hangars. C'était le monstre, poussé là, qui avait peu à peu élargi les toits de sa petite ville.

A la couleur des toitures dont les nappes s'étalaient, se prolongeaient dans tous les sens, on devinait les âges successifs des constructions. Maintenant, il tenait plusieurs hectares, il occupait un million d'ouvriers. Les hautes ardoises bleuâtres des grandes halles, aux vitres accouplées, dominaient les vieilles tuiles noircies des installations premières, beaucoup plus humbles. Par-dessus, on apercevait de la route, rangées à la file, les riches géantes des fours à cémenter, ainsi que la tour à tremper, haute de vingt-quatre mètres, où les grands canons, debout d'un jet, étaient plongés dans un bain d'huile et de pétrole. Et plus haut encore, les cheminées fumaient, les cheminées de toutes tailles, la forêt qui mêlait son souffle de suie à la suie volante des nuages, tandis que de minces tuyaux d'échappement jetaient, à des intervalles réguliers, les vapeurs, qui s'exhalaient sans cesse de lui, qui lui faisaient une continuelle nuée de la sueur de sa besogne. Puis, il y avait le battement de ses organes, les chocs et les grondements qui sortaient de son effort, la trépidation des machines, la cadence claire des marteaux cingleurs, les grands coups rythmés des marteaux-pilons, résonnant comme des cloches, et dont la terre tremblait. Et, plus après, au bord de la route, au fond d'un petit bâtiment, une sorte de cave où le premier Qurignon avait forgé le fer, on entendait la danse violente et acharnée de deux martinets, qui battaient là le pouls même du colosse, dont tous les fours flambaient à la fois, dévorateurs de vies. [...]

Une rafale passa, quelques gouttes de pluie volèrent dans le vent qui se lamentait. Luc était resté sur le pont, la face tournée vers Beauclair, tâchant de reconnaître le pays, à la lueur mourante tombée des nuages de suie. A sa droite, il y avait l'Abîme, dont les bâtiments bordaient la route de Brias ; sous lui, roulait la Mionne, tandis que plus haut, sur un remblai, à sa gauche, passait le chemin de fer de Brias à Magnolles. Et tout le fond de la gorge était ainsi occupé, entre les derniers escarpements des Monts Bleuses, à l'endroit où ils s'élargissaient, pour s'ouvrir sur l'immense plaine de la Roumagne. C'était dans cette sorte d'estuaire, au débouché du ravin sur la plaine, que Beauclair étageait ses maisons, une misérable bourgade de masures ouvrières, que prolongeait, en terrain plat, une petite ville bourgeoise, où étaient la sous-préfecture, la mairie, le tribunal et la prison, tandis que l'église, ancienne, dont les vieux murs menaçaient de crouler, se trouvait à cheval entre la cité neuve et le vieux bourg. Ce chef-lieu d'arrondissement ne comptait guère que six mille âmes, sur lesquelles près de cinq mille étaient de pauvres âmes obscures, dans des corps de souffrance, broyés et déjetés par l'inique travail. Et Luc acheva de se reconnaître, lorsqu'il aperçut, au-delà de l'Abîme, le haut-fourneau de la Crècherie, à mi-rampe du promontoire des Bleuses, et dont il distinguait encore le profil sombre. »

« Fils de Pierre et de Marie Froment, il avait, comme ses trois frères, Mathieu, Marc et Jean, appris un métier manuel [...] ».

Le dernier, Michel, dont la fin a été si triste, s'était efforcé d'améliorer le sort de l'ouvrier. C'est à lui qu'on doit la création d'une caisse de retraites, dont il a donné les cent premiers mille francs, en s'engageant à doubler ensuite chaque année les sommes que les participants verseraient. Il a fondé également une bibliothèque, une salle de lecture, une infirmerie où il y a des consultations gratuites deux fois par semaine, un ouvroir et une école pour les enfants. [...] Voilà donc des années que cela fonctionne, mais que voulez-vous ? c'est en fin de compte, comme ont dit, un vrai cautère sur une jambe de bois »

Livre deuxième, Chapitre 1 :

« Trois années passèrent, et Luc créa son usine nouvelle, qui donne naissance à toute une cité ouvrière. Les terrains s'étendaient sur plus d'un kilomètre carré, en bas de la rampe des Monts Bleuses, une vaste lande, légèrement en pente, qui allait du parc de la Crècherie aux bâtiments entassés de l'Abîme. Et les débuts durent être modestes, on utilisa seulement une partie de cette lande, en réservant le reste aux agrandissements espérés de l'avenir.

L'usine se trouvait adossée au promontoire rocheux, en dessous même du haut fourneau, qui communiquait avec les ateliers par deux monte-charges. D'ailleurs, dans l'attente de la révolution que les fours électriques de Jordan devaient apporter, Luc ne s'était guère occupé du haut fourneau, l'améliorant dans les détails, le laissant fonctionner aux mains de Morfain, selon l'antique routine. Mais, dans l'installation de l'usine, il avait réalisé tous les progrès possibles, au point de vue des bâtiments et de l'outillage, pour accroître le rendement du travail, en diminuant l'effort des travailleurs. Et, de même, il avait voulu que les maisons de sa cité ouvrière, construites chacune au milieu d'un jardin, fussent des maisons de bien-être, où fleurit la vie de la famille. Une cinquantaine déjà occupaient les terres voisines du parc de la Crècherie, un petit bourg en marche vers Beauclair ; car chaque maison qu'on bâtissait était comme un pas nouveau de la Cité future, à la conquête de la vieille ville coupable et condamnée. Puis, au centre des terrains, Luc avait fait bâtir la Maison-Commune, une vaste construction où se trouvaient les Ecoles, une Bibliothèque, une Salle de réunion et des fêtes, des Jeux, des Bains. C'était là simplement ce qu'il avait gardé du phalanstère de Fourier, laissant chacun bâtir à sa guise, sans forcer personne à l'alignement, n'éprouvant la nécessité de la communauté que pour certains services publics. Enfin, derrière, des Magasins-Généraux se créaient, de jour en jour élargis, une boulangerie, une boucherie, une épicerie, sans compter les vêtements, les ustensiles, les menus objets indispensables, toute une association coopérative de consommation qui répondait à l'association coopérative de production, régissant l'usine. Sans doute, ce n'était encore qu'un embryon, mais la vie affluait, l'œuvre pouvait être jugée.

Et Luc, qui n'aurait pas marché si vote, s'il n'avait eu l'idée heureuse d'intéresser les ouvriers du bâtiment à sa création, était surtout ravi d'avoir su capter toutes les sources éparses parmi les roches supérieures, pour en baigner la ville naissante, des flots d'une eau fraîche et pure qui lavait l'usine et la Maison-Commune, arrosait les jardins aux légumes épaisses, ruisselait dans chaque habitation, dont elle était la santé et la joie. [...]

Au sortir de l'Abîme noir, sale, poussiéreux, dont les lourdes halles délabrées s'éclairaient à peine par d'étroits vitrages, c'était un premier émerveillement que les halles légères de la Crècherie, de fer et de briques, dans lesquelles de larges baies vitrées laissaient pénétrer à flot l'air et le soleil. Toutes étaient pavées en dalles de ciment, ce qui diminuait beaucoup les poussières, si nuisibles. L'eau coulait partout en abondance, permettait de continuel lavages. Et, comme il n'y avait presque plus de fumées, grâce aux cheminées nouvelles qui brûlaient tout, une grande propreté régnait, d'un entretien facile. L'ancre infernal du Cyclope avait fait place à de vastes ateliers clairs, luisants et gais, où la besogne semblait perdre de sa rudesse. »

Document 10 : Le familistère de Guise et le développement du sentiment communautaire selon Jean-Baptiste André Godin :

« Aussi le palais social, tel que nous l'avons décrit, est-il magnifiquement doté pour procurer toutes satisfactions à ses habitants : ses grandes cours vitrées, ses salles publiques, son théâtre, sa bibliothèque, sont, pour les jouissances communes et individuelles, des ressources impossibles à réaliser, dans des conditions aussi satisfaisantes, pour une population autrement organisée.

D'autres éléments de satisfaction existent en dehors du palais, par les jardins, les pelouses, les ombrages qu'entourent les eaux tranquilles de l'Oise : chacun se promène à son gré ; ici des habitants pêchent à la ligne, là des groupes font la conversation sur les bancs du jardin, pendant que d'autres font la promenade en barque, et que les enfants courent par les allées, autour des massifs, et sur les pelouses, où toute la joyeuse troupe prend ses ébats.

Il y a donc, au Familistère, beaucoup de délassement dont bien des gens aisés sont privés, et ces avantages sont unis au plaisir que procure une société facile à rencontrer.

Les sociétés théâtrales, chorales et de musique sont les heureux auxiliaires de ces moyens de délassements et de distractions [...] Les répétitions musicales ont lieu, deux ou trois fois par semaine, dans le foyer du théâtre, faisant face au palais. Pendant les belles soirées d'été, les croisées de la salle d'orchestre sont ouvertes ; la population peut sortir sur la place centrale extérieure et jouir, en se promenant, du plaisir d'écouter les morceaux de musique que les amateurs de la ville viennent entendre de leur côté, en se mêlant aux groupes des habitants du Familistère. [...]

Aussitôt cette fête du jour terminée (fête du travail ou de l'enfance) commence la fête de nuit : la cour est transformée à vue d'œil, par la corporation des pompiers, en une immense salle de bal : les musiciens prennent place sur le portique élevé pour la fête, et mille danseurs et danseuses s'élancent aux sons de l'orchestre et se livrent au plaisir du bal jusqu'à une heure assez avancée de la nuit, pendant que deux mille personnes viennent jouir de ce spectacle du haut des galeries du palais. »

Jean-Baptiste André Godin, « La richesse au service du peuple : le Familistère de Guise », 1874 (chapitre XXXV).

Document 11a : L'immeuble d'habitations bon marché de la rue des Amiraux (18^e arrondissement, Paris) par l'architecte Henri Sauvage (1923-1927) :



Document 12 : L'église Saint-Jean-de-Montmartre (1894-1904), par l'architecte Anatole de Baudot :



Chronologie

Histoire de l'âge industriel

1709 : l'Anglais Abraham Darby met au point un nouveau combustible, le coke, obtenu par pyrolyse du charbon minéral.

1712 : premières machines à vapeur de Thomas Newcomen.

1733 : mécanisme de la navette volante dans l'industrie textile par John Kay.

1764 : la spinning jenny file plusieurs fils en même temps. Les métiers à tisser mécaniques apparaissent dans les années 1780.

1775-1776 : perfectionnement de la machine à vapeur par James Watt et Matthew Boulton.

1804 : l'Anglais Richard Trevithick fait circuler la première locomotive à vapeur dans une houillère.

1825 : le premier train de voyageurs circule entre Stockton et Darlington (Angleterre).

1832 : ligne de chemin de fer Lyon-Saint-Étienne achevée.

1842 : Guizot fait voter une loi organisant la constitution du réseau de chemin de fer français centré sur Paris.

1856 : procédé Bessemer de fabrication de l'acier. Des améliorations sont notamment proposées par les proposés Martin (1864) et Thomas (1876).

Années 1860 : premières extractions du pétrole en Russie et aux États-Unis.

1872 : invention de la dynamo par Zénobe Gramme.

1881 : invention de l'ampoule électrique par Thomas Edison.

1889 : Aristide Bergès pense à utiliser l'énergie des cours d'eau pour produire de l'électricité.

1894 : la loi Siegfried crée les comités locaux d'habitations à bon marché (HBM).

1906 : instauration d'un Ministère du Travail en France et mise en place du repos dominical.

1912 : publication de Principes of scientific management de F. Taylor, naissance du taylorisme.

1919 : journée de travail de huit heures en France.

1921-1939 : création de quinze cités-jardins de la région parisienne.

1922 : Renault commence à s'implanter dans l'île Seguin de Boulogne-Billancourt.

Architecture, ingénierie et urbanisme

Années 1740 - années 1820 : création des principales écoles d'ingénieurs françaises : Ecole royale des Ponts et Chaussées (1747), Ecole des arts et métiers (1780), Ecole des Mines de Paris (1783), Ecole centrale des travaux publics (1794, devient Polytechnique en 1795), Ecole centrale des arts et manufactures (1829).

1818 : publication de la formule de la chaux artificielle par l'ingénieur Louis Vicat.

1836 : mise au point de la « ferme Polonceau ».

1851 : construction de l'usine Saltaire Mill, près de Leeds, considérée comme le type même du bâtiment industriel.

1851 : première exposition universelle, à Londres, dans le Crystal palace.

1853 : le baron Georges-Eugène Haussmann est nommé préfet de la Seine par Napoléon III, qui lui remet un plan des transformations qu'il souhaite voir mises en œuvre dans Paris.

1863 : mise en service du Metropolitan railway de Londres.

1864 : édification de la Gare du Nord.

1865 : création de l'Ecole spéciale d'architecture.

1867 : l'école des Beaux-Arts délivre un diplôme d'architecte reconnu par l'État.

1871-1872 : construction de l'usine Meunier à Noisiel, par Jules Saulnier.

1880-1905 : projets de divers Monuments au travail ou Monuments aux ouvriers en France et en Belgique. Parmi les artistes sollicités : Meunier, Dalou, Bouchard, Rodin...

1889 : Exposition universelle, inauguration de la Tour Eiffel.

1894 : création du Musée social : centre de recherches et conférences et bibliothèque conservant les documents issus du pavillon d'Economie sociale de l'Exposition universelle de 1889.

1900 : Construction de la première ligne de métro parisienne.

1904-1933 : série de grands travaux à Lyon, menés par Tony Garnier (1904 : Laiterie-vacherie municipale du Parc de la Tête d'Or, 1908-1928 : abattoirs de la Mouche et marché aux bestiaux, 1911-1923 : Hôpital de Grange-Blanche, 1913-1926 : stade municipal de Gerland, 1919-1933 : quartier des Etats-Unis).

1910-1912 : construction de la première cité-jardin (du Stockfled), à Strasbourg, par Edouard Schimpf.

1923-1927 : ensemble de logements sociaux (HBM) rue des Amiraux, à Paris, par Henri Sauvage.

Glossaire

ACIER : alliage de fer et de carbone.

ARBALÉTRIER : pièce de support de charpente.

BÉTON : terme générique désignant un matériau de construction composite fabriqué à partir de granulats (sable, gravillons) agglomérés par un liant. Le liant est « hydrique » lorsque sa prise se fait par hydratation et est alors appelé « ciment ».

BÉTON ARMÉ : matériau alliant la résistance à la compression du béton et celle à la traction de l'acier.

CHARPENTE : assemblage de pièces de bois, de métal et parfois de béton, qui forme l'ossature d'un bâtiment et plus généralement de sa toiture.

CHAUX : produit obtenu par la calcination de la pierre calcaire vers 1000°C, opération pendant laquelle le calcaire perd son gaz carbonique et se transforme en chaux vive, ou oxyde de calcium. Plongée dans l'eau, la chaux dégage une vive chaleur donnant de l'hydroxyde de calcium qui, mêlé à divers agrégats (comme le sable) donnent des mortiers.

CIMENT : matière pulvérulente formant, avec de l'eau ou une solution saline, une pâte liante capable d'agglomérer, en durcissant, des substances variées. Le terme désigne aussi, plus généralement, un matériau entreposé entre deux corps durs pour les lier.

CITÉ INDUSTRIELLE : ensemble d'habitat ouvrier, généralement monofamilial.

COKE : combustible résultant de la distillation de la houille.

FAMILISTÈRE : étymologie signifiant « lieu de réunion des famille ». Appellation donnée par Jean-Baptiste André Godin à l'ensemble d'habitations, de lieux de production et de services pour l'ensemble de la communauté qu'il mit en place à Guise au XIXe siècle.

FERME : en charpente, assemblage de pièces de bois ou de métal qui supporte le faîtage, les pannes et les chevrons d'un comble.

FONTE : désigne certains alliages de métaux.

HOUILLE : charbon naturel fossilisé, extrait du sol.

MANUFACTURE : bâtiment industriel dans lequel des produits sont fabriqués par des ouvriers.

PHALANSTÈRE : organisation d'ouvriers vivant et travaillant en coopérative, autour d'un ensemble de bâtiments à usage communautaire. Le phalanstère se forme par la libre association de tous les membres.

PORTÉE : écartement entre deux points d'appui.

SHED : anglicisme désignant une toiture en dents de scie composée de fermes asymétriques répétées. L'un des versants est vitré sur sa longueur. Le shed couvre généralement un atelier industriel.

URBANISME : science de l'organisation spatiale des villes.

USINE : terme apparu en 1732 pour parler des établissements industriels dotés de machines.

BIBLIOGRAPHIE ET SITOGRAFIE

Bibliographie

Ouvrages généraux :

- * « Architecture et Industrie » , Éditions du Centre de Création Industrielle, Centre Pompidou, Paris, 1983.
- * AGEORGES, Sylvain, « Sur les traces des expositions universelles » , Parigramme, Paris, 2006.
- * AGULHON, Maurice Agulhon (dir.), « La Ville de l'âge industriel » , Seuil, Paris, 1983.
- * CARON François, « Histoire des chemins de fer en France » , tome. 1, 1740-1833, Paris, Fayard, 1997.
- * CARON François, « Les deux révolutions industrielles du 20ème siècle » , Pocket, Paris, 1998.
- * COCHET François et HENRY Gérard-Marie, « Les révolutions industrielles » , Processus historiques, « Développements économiques » , Armand Colin, Paris, 1995.
- * DAVIET, Jean-Pierre « La Société industrielle en France 1814-1914 » , Seuil, Paris, 1997.
- * GAILLARD Jean-Michel et L'ESPAGNOL André, « Les mutations économiques et sociales au XIXème siècle » , 1780-1880, Nathan, Paris, 1984.
- * GUIRAL, Pierre, « La vie quotidienne en France à l'âge d'or du capitalisme » , Paris, Hachette, 1976.
- * JEAN, Georges, « Voyages en Utopie » , Gallimard découvertes, Paris, 1994.
- * LOUAT André et SERVAT Jean-Marc, « Histoire de l'industrie française jusqu'en 1945. Une industrialisation sans révolution » , Bréal, Paris, 1995.
- * PICON, Antoine (dir.), « L'art de l'ingénieur » , Éditions Centre Pompidou / Éditions du Moniteur, Paris, 1997.
- * PIERROT Michel, BEDOIN Maurice (dir.), « Les révolutions industrielles. Enjeux scientifiques et enjeux d'apprentissages » , PUL, Lyon, 1998.
- * RIOUX, Jean-Pierre, « La Révolution industrielle, 1780-1880 » , Seuil, Paris, 1975.
- * VERLEY Patrick, « La première révolution industrielle (1750-1880) » , A. Colin, Paris, 1999.
- * WORONOFF Denis, Histoire de l'industrie en France du XVIe siècle à nos jours, Seuil, Paris, 1994.

Périodiques :

- * La Documentation photographique :
NOIRIEL, Gérard, « Les Ouvriers au XIXe siècle » , n°6079, octobre 1985.

REBERIOUX, Madeleine, GEORGEL, Chantal, MORET, Frédéric, « Socialisme et utopie de Babeuf à Jaurès », n°8016, août 2000. « »

VERLEY, Patrick, SOUGY, Nadège, « La première industrialisation », 1750-1880, n°8061, février 2002.

* Géo, « Au Japon, retour dans l'île fantôme », n°369, novembre 2009.

* L'Histoire, « Le temps de la lutte des classes, Patrons et ouvriers français dans l'aventure industrielle », n°195, janvier 1996.

* Textes et documents pour la classe :

« Le patrimoine industriel », n°845, novembre 2004.

« Les matériaux de construction », n°977, juin 2009.

« Les transports au XIXe siècle, la France transformée », n°797, juin 2000.

« Usines et ateliers au XIXe siècle. Les deux vecteurs de l'aventure industrielle », n° 736, 1997.

Ouvrages spécialisés :

Sur l'histoire de les activités économiques, la société et l'urbanisation à l'âge industriel :

* BARJOT, Dominique (dir.), « Industrialisation et Sociétés en Europe occidentale, du début des années 1880 à la fin des années 1960 », CNED/SEDES, Paris, 1997.

* BROUTIN, Colette (dir.), BARRIERE, Nathalie, FURIO, Antoine et Mélanie, « Comment lire le patrimoine industriel : paysages en Seine-Saint-Denis », CRDP de l'Académie de Créteil, 2003.

* FAURE, Alain (dir.), « Les premiers banlieusards : aux origines des banlieues de Paris (1860-1940) », Créaphis, Paris, 1991.

* FRIDENSON, Patrick, « Naissance de la grande entreprise 1893-1939 », Seuil, Paris, 1972.

* GIRARDET, Sylvie, MERLEAU-PONTY, Claire, TARDY, Anne et CLAVELLOUX, Nicole, « Le livre de la tour Eiffel », Gallimard découvertes, Paris, 1996.

* MARSEILLE, Jacques (dir.), « L'Industrialisation de l'Europe occidentale, 1880-1970 », ADHE, 1999, coll. « Histoire économique ».

* MICHEL, Joël Michel, « La Mine dévoreuse d'hommes », Gallimard Découvertes, Paris, 1993.

* NOIRIEL, Gérard, « Les ouvriers dans la société française », Seuil, Paris, 1986.

* SCHNEIDER, Dominique, MATHIEU, Caroline, CLEMENT, Bernard, « Les Schneider, Le Creusot. Une famille, une entreprise, une ville (1836-1960) », Fayard/RMN, Paris, 1995.

Sur l'architecture et la représentation du monde industriel dans l'art :

DE FINANCE, Laurence (dir.), « Guide du musée, Cité de l'architecture et du patrimoine », Dominique Carré / Cité de l'architecture et du patrimoine, Paris, 2010.

* Collectif, « Travail et banlieue, 1880-1980 », Regards d'artistes, Somogy, Paris, 2001.

* BENEVOLO, Leonardo, « Histoire de l'architecture moderne », Bordas, Paris, 1979.

* CABANNE, Pierre, « L'art du XIXe siècle », Somogy, Paris, 1989.

* CARTIER, Claudine, « L'héritage industriel, un patrimoine », CRDP de Franche-Comté, Besançon, 2003.

* LABORDE, Marie-Françoise, « Architecture industrielle, Paris et alentours », Parigramme, Paris, 2003 (2e édition).

* PEREGO, Elvire, « La ville-machine, architecture et industrie », in « Nouvelle histoire de la photographie », Bordas/A. Biro, Paris, 1994.

* REBERIOUX, Madeleine, « L'ouvrier à travers l'art et la littérature », in Claude Willard (dir.), La France ouvrière, Éditions de l'Atelier, Paris, 1995.

Ressources électroniques / sitographie :

* DAVIED, Jean-Pierre, FRIDENSON, Patrick et LECHERBONNIER, Yannick, « Mémoires industrielles », Syrinx, 2001, 2 CD-Rom.

* BNF, Utopie, la quête de la société idéale en Occident :

<http://expositions.bnf.fr/utopie/index.htm>

Une exposition virtuelle de la Bibliothèque nationale de France sur les utopies : textes, images et nombreuses autres ressources en ligne.

* L'Histoire par l'image : <http://www.histoire-image.org/index.php>

Ce site présente des analyses détaillées d'œuvres d'art d'époque et de nature diverse. Le commentaire procède à une mise en perspective historique.

* Le monde industriel au XIXe siècle, représentations d'artistes, Dossier pédagogique du musée d'Orsay :

<http://www.musee->

[orsay.fr/fileadmin/mediatheque/integration_MO/PDF/Le_monde_industriel.pdf](http://www.musee-orsay.fr/fileadmin/mediatheque/integration_MO/PDF/Le_monde_industriel.pdf)

Ce dossier, ainsi que celui sur „Paris, ville du XIXe siècle“ est conçu comme une fiche de visite permettant d'avoir une première approche thématique des collections du musée.

* Portail de la culture, rubrique « Histoire des arts » :

<http://www.culture.fr/fr/sections/collections/histoire-arts>

L'annuaire „histoire des arts“ rassemble les ressources en ligne proposées par le Ministère de la culture.

* « Le patrimoine industriel », Revue « In situ », n°8, mars 2007 :

http://www.revue.inventaire.culture.gouv.fr/insitu/insitu/index_numero.xsp?numero=8

Revue en ligne, In situ propose de nombreuses études thématiques sur l'architecture et, entre autres, des compte-rendus de recherches sur le patrimoine industriel local.

* Site du Familistère de Guise, Dossier pédagogique sur les utopies :

http://www.familistere.com/site/pdf/dossiers/Niveau_avance.pdf

* Trois siècles d'architecture industrielle en Ile-de-France :

<http://www.iledefrance.fr/galerie-dimages/culture/trois-siecles-darchitecture-industrielle-en-ile-de-france/>

Ce site offre, entre autres ressources, une galerie d'images sur le patrimoine industriel de la région Ile-de-France.

LIENS AVEC LES PROGRAMMES SCOLAIRES

Enseignement primaire

Cycle des apprentissages fondamentaux : CP – CE1

Pratiques artistiques et Histoire des arts.

CYCLE DES APPROFONDISSEMENTS : CE2, CM1 et CM2

Arts visuels

Des caractéristiques d'un volume à son organisation spatiale.

Histoire :

Le XIXe siècle (1815-1914).

Le XXe siècle et le monde actuel.

HISTOIRE DES ARTS :

* Période historique : le XIXe siècle

Plan de ville : Haussmann.

Architectures industrielles : Gustave Eiffel : la Tour Eiffel. Grandes gares avec architecture métallique et marquise : maquette de la Gare du Nord.

Autres : Familistère de Guise. Cité industrielle de Tony Garnier (Lyon).

*Période historique : le XXe siècle :

Habitat : Immeuble art nouveau de Guimard (Castel Béranger, Paris).

Architecture à vocation culturelle : Palais de Chaillot.

Bâtiment religieux : Eglise Notre-Dame du Raincy.

Collège

HISTOIRE DES ARTS :

Thématiques « Arts, créations, cultures », « Arts, techniques, expressions » et « Arts, ruptures et continuités ».

Niveau 4e : période historique : Du XVIIIe au XIXe siècle.

Niveau 3e : période historique : Le XXe siècle et notre époque.

Technologie :

Les matériaux utilisés.

Les énergies mises en œuvre.

L'évolution de l'objet technique.

Les processus de réalisation d'un objet technique.

NIVEAU 6e

Arts plastiques :

L'objet et l'œuvre.

NIVEAU 4e

Arts plastiques :

Images, œuvre et réalité.

Histoire-Géographie :

Thème transversal : Les arts, témoins de l'histoire des XVIIIe et XIXe siècles

Partie III, thème I : L'âge industriel

L'industrialisation : étude au choix d'une ville industrielle au XIXe siècle, du chemin de fer, d'un entrepreneur et son entreprise au XIXe siècle, des ouvriers et ouvrières à la Belle-Epoque.

Histoire des arts

Période historique : du XVIIIe au XIXe siècle.

NIVEAU 3e

Arts plastiques :

L'espace, l'œuvre et le spectateur

Histoire-Géographie

Thème transversal : Les arts, témoins de l'histoire du XXe siècle

Partie I, thème II : L'évolution du système de production et ses conséquences sociales.

Physique-chimie :

Utilisation des métaux dans la vie quotidienne.

Lycée

NIVEAU SECONDE

Histoire :

Thème VI : L'Europe en mutation dans la première moitié du XIXe siècle.

NIVEAU PREMIÈRE

Histoire, séries ES et L :

Thème I : L'âge industriel et sa civilisation du milieu du XIXe siècle à 1939.

Histoire, série S :

Thème I : Le monde contemporain

L'âge industriel en Europe et en Amérique du Nord du milieu du XIXe siècle à 1939

OPTION HISTOIRE DES ARTS :

Première obligatoire :

Les arts et les innovations techniques, l'architecture, l'urbanisme et les modes de vie.

Histoire des arts : le XIXe siècle.

Champ historique et social : « Arts et économie ».

Champ scientifique et technique : « Arts, sciences et techniques », « Arts, contraintes, réalisations ».

Champ esthétique : « Arts, théorie, pratiques »

Terminale

Option Histoire des arts : Terminale de spécialité :

« Arts, villes, politique et société ».

PREPARER LA VISITE

Préparer la visite

Une présentation des documents proposés dans le dossier pédagogique peut servir de base (chronologie, glossaire...) de préparation à la visite.

Plus généralement le contexte pourra être abordé par la lecture de textes, de romans, de pratiques et réalisations artistiques évoquant l'âge industriel.

Activités proposées à la Cité

Parcours animés

Lundi, mercredi, jeudi, vendredi de 9h à 17h.

Ces visites laissent une large part à l'observation et à l'expérimentation, en s'appuyant sur différents supports de médiation : maquettes d'architectures, documents vidéos, archives, outils multimédia...

Niveau scolaire : du CP au lycée

La ville et ses bâtiments au XIXe siècle

Au XIXe siècle, la ville connaît de grands bouleversements : accroissement de population, changement de modes de vie, apparition de nouveaux équipements liés aux sports, à l'éducation et aux loisirs. Les visiteurs découvrent les nouveaux types de bâtiments emblématiques d'une ville moderne : gares, logements collectifs, équipements culturels...

Niveau scolaire : du collège au lycée

Laisse béton !

Symbole de la prouesse constructive mais aussi parfois d'architecture déshumanisée, le béton a permis de faire des économies mais surtout de libérer les formes architecturales, rendant possibles différentes solutions techniques. Découverte de ce matériau à travers différents types d'application : béton de structure ou de parement, béton décoratif...

Habitons ensemble ! Un logement pour tous.

Depuis Henri Sauvage et Le Corbusier, ces pionniers de l'habitat moderne, trente ans après les « Etoiles » de Renaudie à Ivry, le logement social reste un des laboratoires privilégiés de l'architecture. En ce début de XXIe siècle, alors que la réalisation de logements est de première urgence, cette visite retrace l'histoire récente de l'habitat social et interroge les pratiques contemporaines.

Faut l' « fer »

Grâce à leur résistance et à leur élasticité, la fonte, le fer et l'acier se partagent, à partir du XIXe siècle le premier rôle dans la construction des ponts, serres, gares, marchés, grands magasins, églises, bâtiments industriels, d'expositions universelles... Découverte

Niveau scolaire : du collège à l'enseignement supérieur

Découverte de l'architecture moderne et contemporaine

A travers la galerie d'architecture moderne et contemporaine, cette visite rend compte des grandes évolutions de l'architecture depuis le milieu du XIX^{ème} siècle jusqu'au XXI^e siècle.

Par sa présentation thématique, cette galerie permet d'aborder de nombreuses notions, sur les techniques de construction et l'évolution de la société : la préfabrication, les matériaux, l'enveloppe, l'urbanisme, le logement...

Ateliers

Lundi, mercredi, jeudi, vendredi de 9h à 17h.

Après une visite des collections liée au thème choisi, les thématiques développées dans les ateliers permettent d'expérimenter les différentes pratiques artistiques, les techniques de construction ou encore la réalisation de projets architecturaux à l'aide de l'outil multimédia.

Niveau scolaire : du CP au lycée

Matières, matériaux

A partir d'une visite des collections et d'un mur de matériaux, les enfants sont invités à en découvrir la variété, les propriétés, les mises en œuvre et à réfléchir à leur caractère écologique. Ils conçoivent et réalisent ensuite une maquette de cabane qu'ils habillent de matériaux adaptés à un paysage et des fonctions choisies.

Niveau scolaire : du CP au lycée

Façade effacée ! Dessine-moi une architecture.

Un jeu qui consiste à composer, à réinventer sur ordinateur sa propre façade de logements à partir d'éléments architecturaux extraits des bâtiments de la galerie d'architecture moderne et contemporaine : de l'immeuble haussmannien aux constructions les plus contemporaines.

INFORMATIONS PRATIQUES

Adresse

Cité de l'architecture et du patrimoine
1, place du Trocadéro et du 11 novembre
75116 Paris

Informations générales

Standard : 01 58 51 52 00
Internet : www.citechailot.fr
Rubrique Scolaires

Accès

Palais de Chaillot
1, place du Trocadéro et du 11 novembre - 75116 Paris

Accessibilité pour personnes en situation de handicap

La plupart de nos activités sont accessibles aux personnes en situation de handicap. Pour connaître les visites et ateliers adaptés, se renseigner au service réservation groupes : groupes@citechailot.fr ou 01.58.51.50.19.

L'ensemble des galeries et des activités est accessible aux personnes à mobilité réduite. Accès par le pavillon de tête, 1, place du Trocadéro. Elévateur au niveau de l'escalier principal.

Transports

Métro : Trocadéro (lignes 9 et 6) et Léna (ligne 9)

RER : Champs de Mars Tour Eiffel (RER C)

Bus : 22, 30, 32, 63, 72, 82

Batobus : Tour Eiffel

Dépose car : place du Trocadéro

Horaires d'ouverture au public

Lundi, mercredi, vendredi, samedi et dimanche : 11h à 19h. Jeudi : 11h à 21h.

Fermeture hebdomadaire le mardi.

Fermeture le 25 décembre, le 1er janvier, le 1er mai et le 15 août.

Fermeture des caisses une demi-heure avant la fermeture de la Cité.

Accueil sur réservation entre 9h-11h pour les visites-animées et les visites-ateliers préalablement réservées.

Heure d'ouverture spéciale pour les groupes scolaires et centres de loisirs
Tarif des activités scolaires et centres de loisirs

Conseil : pour les enfants de moins de 12 ans nous vous recommandons d'effectuer les activités en classe dédoublée (groupes de 15).

Activités scolaires	Horaires	Tarifs
Parcours animé Parcours conté Visite-atelier	9h-18h en semaine Fermeture le mardi	95€ par groupe (entrée musée comprise)
Visite libre	11h15-19h tous les jours, sauf le mardi	Gratuité jusqu'à 18 ans Gratuité pour l'accompagnateur dans la limite d'un adulte pour 10 élèves.